BnF Gallica

Le dernier des Trémolin / par Edouard Drumont

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Drumont, Édouard (1844-1917). Auteur du texte. Le dernier des Trémolin / par Édouard Drumont. 1879.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

LE

DERNIER DES TRÉMOLIN

Saint-Amand (Cher). — Imp. de Destenay, breveté.

LE DERNIER

DES

TRÉMOLIN

PAR

ÉDOUARD DRUMONT

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS

VICTOR PALMÉ

Directeur général

25, rue de Grenelle Saint-Germain.

BRUXELLES

J. ALBANEL

Directeur de la succursale
pour la Belgique et la Hollande

29, rue des Paroissiens

1879

LE

DERNIER DES TRÉMOLIN

I

Le matin du mercredi des Cendres de l'année 184..., la grand'place du petit chef-lieu Saint-Julien présentait un aspect des plus animés. Dans ce patriarcal et pittoresque, Forez qui sera la dernière des provinces de France à conserver les mœurs d'autre-

fois, la cérémonie des Cendres a une importance plus significative qu'ailleurs. On ne se contente point du simulacre. Le prêtre imprime la trace bien réelle sur les fronts courbés par le repentir, et beaucoup se gardent d'effacer cette éloquente empreinte et marchent recueillis jusqu'à leur demeure, tenant à emporter avec eux cette poussière chrétienne, témoignage matériel du néant humain, commentaire palpable du : *Memento quia pulvis es.*

Tandis que, sur la place, défilaient les premiers accourus à la pieuse solennité, d'autres arrivaient devant les marches de l'église. On souriait un peu en les voyant pâles et les traits tirés. Ceux-là, en effet, avaient été enterrer Carnaval...

Quand le Mardi-Gras est bien fini, quand l'aube fraîche luit déjà au ciel, on prend un mannequin et puis l'on s'en va dans la campagne creuser une fosse dans laquelle on jette un bout de ruban, une bouteille pleine, un masque, symboles des folies joyeuses qui doivent disparaître devant le Carême. Carnaval est mort ! Carnaval est mort ! crient les jeunes gens déjà dégrisés par la brise printanière qui sort des bois et qui fait trembler les premières touffes d'herbe dans les prés couverts de givre...

Nul ne s'étonnait de voir sous le porche de l'église, prêts à franchir le seuil les gars qui, pendant trois jours, s'étaient barbouillé le visage de suie, afin d'accomplir ces farces bruyan-

tes pour lesquelles les pays primitifs sont indulgents. Les autorités, le vieux colonel Thirion, un blessé d'Austerlitz, qui fut maire trente-cinq ans, le juge de paix, le receveur, pressaient le pas afin qu'aucune mauvaise honte n'empêchât les jeunes gens d'entrer. Et, par le fait, tout le monde entrait et ressortait sérieux, tant la foi était encore vivante, même parmi ces écervelés qui la veille faisaient les fous, tant elle était imposante la vieille église romane avec ses statues couchées qui apparaissaient mystérieuses dans la chapelle du fond et dont nul, parmi les anciens du village, ne savait l'origine.

L'office terminé, l'assistance continua à stationner sur laplace. On n'a point perdu,

dans le Forez, l'habitude de ces réunions en plein air où l'on cause de tout, du temps probable et du prix d'un char de foin, des élections et des mariages. Parfois le café attire à lui une partie de ce public venu des lointains hameaux et qui ne veut point s'en retourner sans s'être convenablement délié la langue. Mais ce jour-là le café Lambert était sans attraits. Il avait, lui aussi, je ne sais quel air fatigué et honteux ; il semblait malade des punchs innombrables qu'il avait consommés la veille.

Aussi la foule restait-elle sur la place prêtant une attention plus soutenue que d'habitude aux deux ou trois excentriques qui amusent les villages, font rire les enfants et ne causent de mal à personne.

La façon dont la province traite certains fantaisistes qu'ailleurs on enfermerait comme des aliénés, n'est point un des côtés les moins curieux de la vie provinciale. Des individus, que Paris qui a besoin d'ordre avant tout pour ses affaires comme pour ses plaisirs, ne tolérerait pas une minute, vivent libres pendant des demi-siècles en certains pays. La province a conservé pour eux la bienveillance que le moyen-âge avait pour les fous qu'il appelait des *innocents*.

Personne n'était choqué, à Saint-Julien, de voir, à l'issue de la messe, le père *Vanité* monter sur un tonneau et haranguer la foule. *Vanitas vanitatum* était le seul mot que le brave homme eût retenu des sermons qu'il fréquentait assidûment. Sur ce thème

il brodait sans cesse d'interminables homélies. Parfois la sagesse, qui aime les simples, visitait l'orateur forain, et de ses lèvres jaillissaient, comme des lueurs soudaines, des improvisations fortuitement magnifiques. « Il y a des sages plus fous que ce fou, » disaient de bons esprits ; et tel était l'avis du brave curé, M. Clémençon. Jamais il ne se scandalisa qu'on prêchât si près de l'église ; il envoyait toujours un signe amical de la main, au contraire, au pauvre Vanité qui, dès qu'il l'apercevait, sautait tout honteux à bas de son tonneau...

Le jour où commence cette histoire, cependant, l'attention publique était un peu détournée du père *Vanité* par la présence du *Muet*. Celui qui ne parlait jamais

faisait du tort à celui qui parlait toujours...

Nul personnage, d'ailleurs, n'était plus extraordinaire que celui que l'on appelait de son nom Fafernou ; mais que l'on connaissait à six lieues à la ronde, sous le nom du *Muet*. Il pouvait bien avoir vingt ans, mais il en paraissait à peine quinze, à ne regarder que le visage intelligent et sournois, comme un visage de chat, mélancolique aussi, comme le visage de certains chats qui sont destinés à mal finir. Son être tout entier tenait du felin, il ne marchait pas, il bondissait : sauter d'un premier étage était pour lui un jeu ou plutôt un système beaucoup plus commode que de descendre un escalier ; il avait du chat la sociabilité di-

gne ; il avait aussi le sans-façon de cet allié de l'homme qui n'est point un animal domestique, mais un animal sociable. Il n'était point jusqu'aux rauques murmures qui s'échappaient de cette bouche muette qui ne ressemblassent à un miaulement, et, tantôt caressants, tantôt menaçants, n'offrissent la variété d'intonations que le chat sait trouver pour exprimer ses sentiments. Muet seulement, et non pas sourd, il avait une manière d'écouter qui n'appartenait qu'à lui. Il semblait, en certains cas, à examiner la façon dont cette figure reflétait, l'impression produite par les discours tenus devant lui, que la parole fût une lumière et qu'elle possédait la puissance de colorer ce visage des couleurs différentes du prisme...

Ce qui frappait l'observateur chez ce déshérité de la Nature, auquel la Nature repentante semblait avoir voulu restituer l'équivalent de la parole refusée, c'était les mains. Elles étaient prodigieuses ces mains, énormes, noueuses, effrayantes au point de vue de la force, merveilleuses au point de vue de l'intelligence. Elles parlaient, elles exprimaient non point seulement le besoin immédiat et brutal, mais les délicatesses mêmes de la vie civilisée et les nuances les plus fines de la pensée.

Tel il était, ces paysans ne se lassaient pas de regarder le *Muet*, quand le *Muet* consentait à se laisser regarder. Tout est spectacle, encore une fois, pour des gens chez lesquels les phénomènes

n'accourent point, comme à Paris, de tous les coins de l'univers. Tout ce qui est en dehors de l'ordinaire excite l'attention, et, j'ajoute, que des spectateurs plus blasés se fussent arrêtés avec un réel intérêt devant ce mime prodigieux qui, sans avoir profité de l'admirable découverte de l'abbé de l'Epée, répondait à toutes les questions par des signes d'une étonnante précision.

Un tilbury, arrivant sur la place, vint déranger les groupes.

— Le docteur Brissey ! dirent les paysans, vous allez voir la figure du *Muet !*

Effectivement, en apercevant celui qui conduisait le tilbury, la figure de Fafernou,

tout à l'heure souriante et presque joyeuse, se décomposa et prit une expression d'indescriptible fureur. Il montra le poing à la voiture qui disparaissait rapide à l'angle de la place et poussa un rauque *eheu eheu...*

Nul ne parut s'étonner de la manifestation de cette antipathie. On savait que le pauvre *Muet* n'avait point de raisons pour aimer le docteur.

Le malheureux, en effet, n'était pas muet de naissance ; il avait toujours été lent à parler, mais une violente émotion avait arrêté pour jamais dans cette bouche les premières paroles qui sortaient déjà difficiles et rares. Tout le monde connaissait cette aventure dans le pays.

Le père Fafernou était formier du docteur Brissey, fermier de malheur, comme on dit, sur lequel la malechance semblait s'acharner. Il avait été grêlé trois années de suite, sa femme se mourait de phthisie, lui-même tremblait les fièvres. L'enfant était malingre et bizarre. Un jour, les huissiers vinrent et, cachant des larmes sous des airs farouches, accomplirent la mission pour laquelle ils avaient été requis. Le père et la mère étaient au lit et, mêlant la réalité au délire de la fièvre, gémissaient, pleuraient, appelaient au secours. L'enfant, dont la cervelle encore à demi remplie d'ombres, ne comprenait rien à cette scène, essaya de mordre les huissiers tandis que le chien, plus instruit, leur léchait les pieds. Les huis-

siers sortirent un moment et conférèrent avec quelqu'un qui les attendait. On les entendit intercéder, et l'on entendit l'homme répondre : « Faites votre devoir, ou j'adresse une plainte au tribunal de Montbrison. »

— C'est cet enfant qui vous effraye ? ajouta l'homme, et, prenant par la peau du cou le petit qui s'était glissé à pas de loup jusqu'au groupe pour essayer de deviner l'entretien, il l'envoya, d'un bond, de l'autre côté de la haie.

Le père et la mère Fafernou ne survécurent guère à la saisie, vente et expulsion. Quant à l'enfant, terrifié par cette crise, qui l'avait révolutionné au moment où son intelligence paresseuse et lourde s'éveillait à peine, il resta muet à partir de ce jour.

Longtemps il vécut presque à l'état sauvage, ne quittant les bois que pour manger un morceau dans quelque ferme, et s'enfuyant vite comme s'il eût eu peur de cette civilisation qui l'avait si durement accueilli à son entrée dans la vie...

Cette histoire était familière à tous ; mais les paysans, chez lesquels les impressions sont rares, et par conséquent persistantes, ne se lassaient point d'en parler lorsqu'ils voyaient le *Muet*.

Le *Muet*, parfois, entendant ce qu'ils disaient, complétait les récits par une pantomime expressive et saisissante qui ressuscitait à tous les yeux le drame lui-même. Parfois aussi il gardait un profond silence, c'est-à-dire que ses mains restaient

immobiles et croisées sur sa poitrine.

Ce jour-là, surexcité par la vue du docteur, il se fût peut-être mêlé à l'entretien, si la présence d'un jeune homme, qui sortait de l'église, où sans doute il s'était attardé à prier, n'eut fait une diversion à la conversation générale.

Le nouveau venu, paraît-il, était sympathique à chacun, car presque tous les chapeaux se soulevèrent devant lui avec une nuance de respect que ne commandait point l'extrême jeunesse du nouvel arrivant.

— Bonjour, monsieur Pierre, disaient les uns.

— Bonjour, monsieur Pierre Brissey, faisaient d'autres, en ayant soin d'accentuer le prénom de Pierre.

— Notre bonjour à la dame de Trémolin, ajoutaient plusieurs.

Le jeune homme traversa la place en serrant la main aux plus âgés, en souhaitant aux autres un bonjour amical. En passant, il regarda le *Muet*, et Fafernou sans rien dire, se dégagea du cercle qui l'entourait et suivit à distance avec la docilité d'un chien, celui qui paraissait être son maître.

Bientôt midi sonnant rappela à chacun l'heure du dîner, et par les chemins différents la foule se dispersa, d'abord marchant en groupes serrés, puis s'émiettant successivement et se réduisant à quelques habitants d'une même localité, qui causaient, en cheminant, des grandes préoccupations de la

vie des champs. Ceux-ci rappelaient les bonnes farces du Carnaval ; ceux-là se demandaient quelle serait la mariée qui allumerait les feux qu'on dispose partout le premier dimanche du Carême, les *brandes*, devant lesquelles on fait passer le bétail pour le préserver de la morsure du crapaud. D'autres, revenant sur les accidents de la matinée, s'entretenaient du *Muet* et parlaient du docteur Brissey en termes qui, à vrai dire, n'avaient rien de bien tendre...

CHAPITRE II

II

Le nom du docteur Brissey revenait plus d'une fois, en effet, dans les conversations du pays. Brissey échappait au mépris public par le respect qu'imposait, non sa personne énorme, mais sa fortune colossale. Il inspirait plutôt une espèce de crainte vague par le spectacle d'une avarice véritablement incroyable, par des traits d'inhumanité et de dureté auprès desquels

n'était rien l'exécution du malheureux Fafernou.

Il semblait qu'il y eût comme une sorte de grandeur dans la façon dont cet homme bravait l'opinion publique et se mettait en dehors de tous les usages.

Nul n'est avare, en effet, dans le Forez ; certains tiennent à l'argent, mais donnent leur temps, rendent service d'une façon ou d'une autre. Un village se croirait déshonoré tout entier, si quelqu'un y mourait de faim. Il y a à la disposition de tous, des pommes de terre, des fruits, du bois, du pain. Non point que la chose soit organisée, mais elle se pratique, en quelque sorte, naturellement. Si une pauvre femme accouche, toutes les commères apporteront quel-

que cadeau : celle-ci du linge, celle-là quelques bouteilles de vin vieux. On trouve toujours moyen d'utiliser les vieillards, et tout enfant qui veut goûter n'a qu'à entrer dans une maison bourgeoise et à regarder dans la cuisine...

Le docteur Brissey avait carrément rompu avec toutes ces traditionnelles habitudes. Il n'eut point donné une pomme de terre et il eût fait arrêter quelqu'un qui eût enlevé sur ses domaines un fagot de bois mort.

La fortune, déjà considérable, qu'il tenait d'héritages, avait pris, grâce à ces pratiques, des proportions fabuleuses : trois millions, disaient les uns ; cinq millions, prétendaient les autres, somme énorme

pour un petit pays, et sur laquelle un million en or était certainement chez lui, dans une pièce que l'on connaissait et que fermaient des volets de fer.

Brissey n'avait qu'un amour, l'or ; qu'une seule haine, en trois personnes : son frère, la femme de son frère, le fils de son frère.

Pour expliquer cette haine, il nous faut revenir en arrière et entrer dans d'assez longs détails, qui ne seront pas inutiles à connaître dans la suite de ce récit.

Le grand-père Brissey, Brissey *la Barrique*, comme on disait dans le pays, était vétérinaire à Verrières au moment de la première révolution. On prétendit alors, sans que l'assertion ait jamais été démontrée ni

démentie, que, chargé de transmettre à une famille d'émigrés dont tout le monde citait le nom, une futaille pleine d'argent sur laquelle on avait écrit, pour dissimuler l'envoi : *vieille ferraille,* il avait pris l'argent et mis effectivement de la vieille ferraille à la place. Le vieux Brissey, un fin matois s'il en fut, n'avait jamais répondu ni oui ni non quand on lui parlait de ce tour, qui lui semblait très-spirituel. Lorsqu'on citait, par exemple, devant lui le proverbe : *Argent volé ne profite pas*, il ne manquait jamais d'ajouter : *Oui, quand il tombe à des imbéciles...*

Imbécile, lui, ne l'était pas en tout cas. Il sut tirer parti à merveille de toutes les occasions qui s'offraient à un homme intel-

ligent et actif en ces époques troublées. Il acheta des terres avec des assignats, il dépeça de vieilles demeures. Quand il mourut, il laissait cinquante mille livres de rente à ses deux fils, Raymond et Pierre-Louis Brissey, qui se ressemblaient si peu qu'on avait peine à croire qu'ils fussent de la même famille.

L'un était d'une taille au-dessus de la moyenne, gros à vingt-cinq ans à ne pouvoir marcher, assez rompu aux affaires pour rendre des points à tous les hommes de loi, habitué par quelques années de la vie de Paris où il s'était fait recevoir médecin très-rapidement, à ne croire à rien, à rire de tout et à marcher sur tous les préjugés. L'autre était frêle, maladif, timide. Il appar-

tenait à cette génération sentimentale et rêveuse qui lisait les livres de Mme de Staël, tandis que les rudes soldats de Napoléon faisaient sonner leurs sabres sur le pavé de toutes les capitales, génération de poëtes et d'artistes qui allait succéder à une génération d'hommes d'action...

La part entre les deux frères fut bientôt arrêtée. L'aîné prit Monsuchet qui, bien cultivé, pouvait rapporter vingt-cinq mille francs net par an ; les carrières du Montoir, où il savait qu'il existait un gisement de marbre magnifique ; une maison à Saint-Etienne qu'on lui acheta bientôt pour agrandir la manufacture d'armes. Il laissa au puîné ce dont il ne voulut pas : quelques terres sujettes à procès, une forêt sur la-

quelle l'Etat faisait valoir des droits, quelques bois que revendiquaient des émigrés. Le puîné accepta, signa ce qu'on lui présenta, dit : « Merci ! » prêta à l'un, prêta à l'autre. Il prenait sa première hypothèque le jour où le docteur Brissey épousait M^lle^ Morel, qui lui apportait cinq cent mille francs, gagnés très-malhonnêtement du reste par ses parents...

Le pauvre Pierre-Louis n'avait guère la tête à surveiller ses intérêts. Il aimait follement, non de ces amours éphémères qui brûlent et qui passent, mais de ces amours éternels qui, dans le pays de d'Urfé, l'auteur de l'*Astrée,* survivent même à la mort de l'objet aimé.

Il aimait M^lle^ de Trémolin, marquise

d'Espeuilles, baronne de Saint-Luc, en Dauphiné, dont le premier ancêtre avait signé d'un monogramme au traité de Verdun et dont le père était tombé sur le grand escalier des Tuileries, au 10 août, en serrant sur son cœur une fleur que Marie-Antoinette lui avait offerte la veille. Il aimait sans espoir. Quelle probabilité en effet qu'elle acceptât le fils d'un vétérinaire de village la fière créature qui, réduite à donner des leçons pour vivre, avait dit trois fois non au plus beau colonel de la garde que lui avait présenté M^me^ de Campan, l'héroïque Mousseaux, mort à la Moskowa?

— Me permettez-vous d'espérer? avait demandé le colonel, que l'Empereur avait créé comte le matin et auquel il avait engagé

sa parole que le mariage serait fait avant l'entrée en campagne.

— Non ! avait répondu la jeune fille, et le colonel de désespoir s'était fait tuer en s'élançant le premier dans un carré ennemi que son régiment enfonçait cinq minutes après.

N'allez point croire cependant que M^lle^ de Trémolin tînt Louis-Pierre Brissey à distance par le nombre de ses gens et le luxe de sa maison. Elle était pauvre comme Job, l'ancêtre de tous les malheureux, et si elle n'habitait point le fumier du saint patriarche, elle n'hésitait point à mettre le râteau elle-même dans ce fumier fécond qui fait pousser les roses vermeilles et les fleurs au parfum exquis. Elle avait recouvré, à la Res-

tauration, le seul petit coin de terre qui restât invendu de l'immense patrimoine de sa famille ; elle le cultivait elle-même ; elle-même, elle touchait les bœufs, dociles à cette voix qui savait se marier à la harpe, le soir, pour chanter la romance du temps, et, quand un bœuf manquait, et qu'un valet de ferme était en retard, elle-même elle attelait à la charrue l'âne, tout fier de marcher à côté de son puissant camarade le bœuf...

Ce fut à propos de ce bois, que le frère aîné avait laissé à Pierre-Louis Brissey, comme un prétexte à dispute, que ces deux natures consonnant l'une à l'autre, ressentirent l'impression vitale qui lie à jamais deux êtres destinés à s'unir, c'est-à-dire à

se compléter. Ce nid à procès fut un nid à amour...

Ils parcouraient le bois ensemble afin de fixer les limites et de contrôler les titres de propriété... Elle tenait à la main un vieux parchemin tombé vénérablement en désuétude. Pour se donner une contenance plus que pour ergôter, il avait apporté dans un livre l'acte de vente, le seul valable, signé de l'ancien président du district.

Les feuilles commençaient à tomber et amortissaient le bruit des pas sur le sol, en produisant, par leur frôlement le long des branches, ce bruissement mélancolique qui est l'indéfinissable poésie de l'Automne.

On passait tout en discutant devant des charbonniers occupés à brûler du charbon et dont le petit feu luttait contre les clartés rouges du soleil couchant.

— Enfin, vous avez des actes indiscutables, interrogea-t-elle quand ils furent arrivés au bout du bois. C'est ce que l'homme d'affaires vient de me dire.

— Nullement, répondit-il, vous gagnerez... si vous voulez plaider...

En passant de nouveau devant les charbonniers elle aperçut sur le feu de bois des papiers qui achevaient de se consumer.....

Elle le regarda, il pâlit ; et tous deux, sur les arbres centenaires, aperçurent les

devises amoureuses que l'on avait gravées là autrefois, au temps peut être même de l'Astrée, et que les années, en mettant leur millésime sur le chêne, ne faisaient que creuser davantage et rendre plus distinctes et plus nettes...

Ils parlèrent de Millevoye, dont les vers leur venaient à la mémoire au milieu de ce paysage d'automne, et puis du *Lac*, qui avait paru le mois précédent et que tous les êtres ayant une âme savaient déjà par cœur. A l'horizon, par une éclaircie, l'étang de Matifey, luisant avec ses eaux claires, apparaissait, caché parfois par un rideau de peupliers élancés, parfois découpant sous le ciel la nappe paisible de ses flots d'argent. Vu ainsi, il semblait le lac

mélodieux, le vrai lac évoqué soudain par les vers du poëte. Et quand le *Lac* fut fini, ils prirent le livre, un petit volume, à couvèrture jaunâtre, avec ce titre : les *Méditations*, chez Renduel. Ils lurent l'*Automne*, *Elvire*, le *Soir*, le *Vallon*.

Elle dit :

— Vous êtes riche ?

Il répondit :

— Non, mon frère a tout pris.

— Tant mieux ! fit-elle joyeusement.

— J'ai encore Villette, mais il me pèse, ajouta-t-il. Vous savez, dans les temps de révolution... On m'a parlé d'une barrique pleine d'argent... J'ai pris des renseignements... je voulais...

Elle lui ferma la bouche avec la main.

Un soleil d'octobre, ardent et superbe illuminait le tronc des arbres... L'air était chargé de magnétiques effluves... Ils allaient ainsi : lui, triste, rêveur, amoureux ; elle, altière aux grands, douce aux petits, pitoyable. C'est ainsi que Louis-Pierre Brissey épousa M^lle^ de Trémolin...

CHAPITRE III

III

La nouvelle de ce mariage fit pousser des hurlements au docteur Brissey. « Il renie sa famille ! criait-il partout, il veut s'ennoblir ; monsieur épouse une duchesse ! »

En réalité, de semblables préoccupations étaient bien étrangères à ce mariage de deux êtres, qui paraissaient avoir été créés l'un pour l'autre, auxquels il semblait, au moment où ils se rencontrèrent, qu'ils s'é-

taient cherchés depuis qu'ils étaient sur la terre. On offrit à M^lle^ de Trémolin de relever le titre de comte en faveur de son mari ou du moins de l'autoriser à s'appeler Brissey de Trémolin ; elle refusa, dans la crainte de diminuer celui qu'elle épousait, en paraissant l'élever. Non point qu'elle ne tint à son nom, c'était le plus grand sacrifice qu'elle pût accomplir, mais en accomplissant ce sacrifice elle voulait qu'il fût complet.

M^me^ Brissey jeune n'en restait pas moins pour tous la dame de Trémolin. En parlant de la ferme qu'elle cultivait, on disait le château.

Effectivement, une vieille tour du quinzième siècle se dressait encore au-dessus du bâtiment de la ferme. On entrait dans la

grande cour à travers laquelle, couraient les oies et les poules, pêle-mêle, par un pont de pierre traversant des fossés jadis pleins d'eau, ou des canards trouvaient à peine, au joud'hui, de quoi barboter. Les animaux, pour aller du côté des champs, passaient sous une porte, incomparable spécimen de l'art gracieux de la Renaissance. En haut de la porte se détachait l'écusson des Trémolin qui portaient d'azur au carquois rempli de flèches d'argent, accosté de deux arcs cordés de même, au chef abaissé d'argent, chargé de trois épées croisées, avec cette devise martiale et résignée, digne de gens dont le sang avait coulé sur tous les champs de bataille du monde : *Ferro fero, ferro feror.*

Parfois, sans doute, une fenêtre, un arc de porte, la vasque d'une fontaine brisée, où allaient boire les pigeons quand l'eau du ciel l'avait remplie, faisaient souvenir des trois châteaux successifs qui s'étaient dressés-là à des époques différentes, mais en réalité, Trémolin était une ferme, une vraie ferme active, bruyante, emplie des saines odeurs rustiques.

La seule pièce qui rappelât le château, était le salon, la *grande salle*, comme s'exprimaient les paysans. Etait-ce vraiment la grande salle de justice d'autrefois, ainsi qu'on le croyait dans le pays? En tout cas, elle avait encore un air imposant, avec les poutres sculptés du plafond et les précieuses faïences qui servaient de pavé, ainsi qu'au

château de la Batie, qu'habitait d'Urfé. La cheminée monumentale du fond était une merveille, et les sirènes et les dauphins attelés au char d'un dieu nautique, semblaient se pencher véritablement sur l'âtre pour regarder danser les flammes du foyer...

C'était là où se tenaient les veillées d'hiver; l'été on se réunissait sous un marronnier gigantesque que la foudre avait décapité le jour même où tombait sur l'escalier des Tuileries le père de M^lle^ de Trémolin. La *grande salle*, pour parler plus exactement était, avec une chambre à coucher très-simple, l'appartement tout entier, à la fois salon, bibliothèque et musée.

On avait réuni là, en effet, les épaves qui rappelaient les souvenirs des ancêtres. Au

plafond pendaient les débris de la bannière d'Hugues de Trémolin, marquis de Céphalonie, qui, trahi par Duncas, fut pris dans le désastre d'Achris et assassiné sous la tente du Grand Domestique Alexis Strategopulos par le Sébastocrator Jean Paléologue. Un étrange portrait fait à Venise, par Giovani Bellini, reproduisait les traits énergiques de Gontrand de Trémolin, grand-maître de Rhodes, que Soliman ordonna de scier entre deux planches. Le Trémolin, tué à Denain, était un des chefs-d'œuvre de Rigaud. Un des plus merveilleux pastels de la Tour représentait dans le costume qu'elle portait le soir de sa présentation à Versailles, cette ravissante Eliane de Trémolin, qui produisit une si vive sensation

sur Louis XV, que la marquise de Pompadour en brisa son éventail, et que le mari, qui se souvenait de Montespan, emmena sa femme dans la nuit, en plein hiver, à deux cents lieues de Paris. Au milieu de ces toiles magistrales, un dessin occupait une place d'honneur ; c'était un simple croquis au crayon, le portrait d'une vieille carmélite, la fille du duc de Trémolin-Lansac, en religion sœur Louise-Victoire. Le portrait avait été fait dans la prison de Nantes, deux jours avant la dernière noyade qui les emporta tous les deux, l'artiste et le modèle, par le président de Millemont, qui avait un très-joli talent d'amateur...

Les paysans n'entraient jamais dans cette pièce qu'avec une curiosité respectueuse.

Ils aimaient ces portraits en costumes singuliers où revivaient les héros des histoires lointaines dont le pays était rempli, les acteurs des scènes romanesques d'autrefois que les grands-pères contaient aux petits enfants. Les gars de seize ans restaient parfois des heures entières à contempler les immenses tapisseries qui étaient jadis, disait-on, au château d'Usson, et que Marguerite de Valois avait données à un Trémolin qui avait risqué sa vie pour elle lors de son évasion des mains de Canillac. Ces Dianes chasseresses, ces personnages fabuleux, ces chars mythologiques, avec leur trame usée et leurs couleurs fanées, attestaient, comme d'irrécusables témoins, la véracité de ces légendes d'amour qui dé-

frayent toutes les veillées et surexcitent encore, d'âge en âge, les imaginations juvéniles.

La dame de Trémolin, comme on persistait à l'appeler, n'avait point le temps de faire la dame et de s'attarder en cette salle qui, chaque semaine, s'enrichissait de quelque vieux bahut ou de quelque plat ancien, trouvé dans une ferme, et dont les paysans refusaient de recevoir le prix. Levée dès l'aube, elle aimait cependant à passer là cinq minutes, chaque matin. Elle disait bonjour à la douairière, elle faisait la révérence au maréchal de camp ceint du cordon bleu ; elle saluait les amoureuses poudrées, elle murmurait un *Pater* et un *Ave* pour la vieille carmélite à la douce figure qui semblait at-

tendre le supplice comme elle eût attendu le Bon Dieu. Elle tenait à ouvrir elle-même les volets et jouissait, comme une enfant, de l'illumination subite de cette pièce, des incendies qu'allumait ce soleil du matin si joyeux et si clair sur ces armures, ces justaucorps, ces robes de cour, ces visages d'aïeul, farouches ou tendres, bienveillants ou graves.

Puis, brusquement, elle quittait ceux qui avaient accompli leur tache jadis, pour songer à la sienne et aux devoirs qu'imposait à tous le jour que Dieu venait de faire luire sur la terre. Elle s'arrachait au commerce de ces gloires du Passé pour se mêler au travail éternel de la grande Nature, la bienveillante associée de l'homme. « Holà

la Pacaude ! Paix la Grise ! Appuyez à gauche, Jean ! Retournez la herse ! » Et les alouettes s'envolant du sillon où rampait encore la brume matinale, tournaient en rond autour de cette femme dont elles connaissaient la robe et le casaquin de bazin blanc.

Trois fois par semaine, de laboureur elle devenait médecin. En certaines contrées, des remèdes presque toujours infaillibles, se sont conservés dans les antiques familles. Chaque monastère, chaque château, avait un secret pour une maladie spéciale, une herbe, un liniment, une formule contre les morsures ou les entorses. Esprit curieux et ouvert, la dame de Trémolin s'était tournée vers ces choses, et elle avait

trouvé dans le cahier que lui avait légué la vieille carmélite, mille secrets, que la médecine traiterait peut-être d'enfantins, mais qui, phénomène étrange! guérissaient le plus souvent. Peut-être la confiance des malades faisait-elle la moitié du succès ; peut-être aussi, les simples, qui constituaient presque exclusivement la base du traitement, ont-ils des propriétés particulières en ces pays de montagnes, où on les applique en quelque sorte tout vivants et sans que leur vertu se soit émoussée dans les bocaux où les enferment les pharmaciens.

Une telle mission, malgré le dévouement qui l'ennoblissait, n'était point toujours agréable. La gale pour laquelle la dame de

Trémolin possédait un spécifique souverain, n'est point une maladie poétique ; mais Mme Brissey était vraiment chrétienne et se souvenait que le pauvre affligé d'ulcères avait été touché par le Fils du Dieu tout-puissant, qui a semé en se jouant les étoiles dans l'infini et fait resplendir les soleils comme les lampes de son firmament. Elle accueillait donc les galeux avec le même sourire que son aïeule eut pour Louis XV, le soir de sa présentation dans la grande galerie des Glaces. Elles les invitait à s'asseoir dans la cour sur une chaise qu'on lavait avec soin, leur disait de se faire de suite une première lotion avec l'eau qu'elle leur donnait et les congédiait en leur remettant une petite fiole et parfois quelques sous, aumône ad-

mirable et superbe faite par un pauvre à un plus pauvre...

Les heures s'écoulaient vite en ces journées si bien remplies ; le soir elle se délassait en causant avec son mari dont l'organisation, nous l'avons dit, vibrait à l'unisson de la sienne, sans qu'il eût, comme elle, le ressort nécessaire pour réaliser ce qu'il se contentait de rêver. On avait mis dans la grande salle le volume de Lamartine qui les avait unis, et parfois elle relisait à haute voix les belles pages, que marquaient, comme des signets ou des rappels d'impressions éprouvées, des fleurs desséchées ou de larges feuilles de noyer dont le vert avait pris la couleur du cuir de Cordoue.

Une de ses amies, M^lle^ de Maussabran,

avec qui elle avait été élevée, et qui était devenue la femme d'un pair de France qui joua un grand rôle sous la Restauration, lui envoyait les livres nouveaux et la priait toujours de lui demander quelque chose: Mme Brissey se fût bien gardée d'en rien faire.

Qu'eût-elle demandé, en effet, dans son heureuse pauvreté? Son mari avait moins d'ambition encore qu'elle-même. Il avait trouvé son idéal sur la terre, il vivait dans une atmosphère intelligente qu'il eût à peine osé rêver, il était profondément touché de la déférence que tous lui montraient, non pour lui-même, peut-être, dont les paysans étaient incapables de comprendre l'organisation délicate et réservée, mais

pour le choix qu'avait fait de lui une femme qui était la Providence du pays. « Si la dame de Trémolin l'a choisi, disaient-ils c'est que c'est un rude homme sans en avoir l'air...»

On devine de quelle vénération, en effet, la dame de Trémolin était entourée. Elle était pour tous la *bonne femme,* en laissant à ce mot la signification exacte qu'il a perdu en vieillissant. Les mots, comme les pièces de monnaie, ne s'usent-ils point à force de servir ?

Les paysans voyaient en elle la fée, *Fata* celle qui parle et celle qui sait, l'être mystérieux en rapport avec la Nature et appliquant au bien des hommes les secrets que la Nature découvre à elle seule.

Aussi, quand elle allait à l'église de Saint-Julien, le dimanche, était-elle reçue comme une vraie reine, non point qu'il y eût dans cet accueil rien de bruyant, mais la façon dont tous s'inclinaient quand elle se dirigeait vers son banc, l'empressement de chacun à lui présenter l'eau bénite, la façon même dont certains petits gars guéris par elle guettaient cette occasion de lui sourire, avaient je ne sais quoi d'émouvant.

C'était bien pour elle et non pour son équipage que tous se montraient ainsi respectueux. Elle arrivait dans une charetoire que traînait un cheval de labour. Parfois encore, faute de cheval, on attelait deux bœufs qu'elle touchait elle-même, et la

foule s'écartait plus empressée devant ce véhicule mérovingien que devant le tilbury que le docteur Brissey avait commandé à Paris.

L'accueil fait à la dame de Trémolin était pour le docteur Brissey une cause de colères effroyables. Malgré son avarice, il avait fait venir pour sa femme les étoffes les plus chères des magasins en renom ; il était allé à Paris choisir lui-même ; il faisait à cette pauvre créature dolente et résignée des scènes perpétuelles sur la façon dont elle s'habillait. C'était en vain. La *dame* était toujours la dame de Trémolin.

Elle ne devait cependant point dépenser grand'chose à sa toilette. Une robe de bazin blanc, l'été ; l'hiver, un vêtement en drap

de reine, parfois au cou un fichu de dentelle ancienne, et c'était tout son luxe. Avec cela elle était superbe, elle avait l'air d'une princesse, elle marchait à l'aise au milieu des vénérations unanimes, affable à chacun, sympathique à tous. A la voir passer ainsi avec sa figure un peu grosse comme celle des femmes d'autrefois, son teint d'une blancheur inouïe, malgré la vie en plein air, sa démarche imposante et gracieuse, à la voir ainsi beaucoup s'imaginaient voir revivre une contemporaine de Marguerite, si ce n'est Marguerite elle-même devenue fermière pour s'amuser...

CHAPITRE IV

Iv

Quand Pierre-Louis Brissey mourut, la haine que lui portait son frère se reporta tout entière sur sa famille. Il n'assista même pas au convoi, que suivit tout le pays, et on l'entendit ce jour-là tenir des propos affreux. La Mort, qu'il avait raillée fut cruelle pour lui. Elle frappa successivement sa femme et le seul fils qu'il eût consenti à avoir.

Tous deux s'en allèrent sans doute sans regrets.

— Il ne me reprochera plus de ne pas avoir l'air d'une dame, dit à une voisine Mme Brissey, à son lit de mort, et la pauvre créature regardait ses grosses mains qui avaient usé les savons les plus coûteux et les pâtes les plus vantées sans parvenir jamais à s'ennoblir.

Quant au fils, il mourut d'excès de travail. Son père, qui l'avait fait riche, voulait qu'il fût grand, qu'il occupât de hautes fonctions, et surtout qu'il les occupât vite. Il poussait à outrance cette nature qui, par un de ces contrastes plus fréquents qu'on ne croit dans les familles, tenait plus de son oncle Louis-Pierre que de son père.

L'enfant avait été refusé au baccalauréat, il se préparait à passer de nouveau son examen, et chaque matin, à cinq heures, il entendait une voix de stentor crier à sa porte : « Est-ce que tu vas encore être refusé ? » Il ne dormait plus dans la crainte d'être réveillé.

Une après-midi, il s'alita. Le docteur qui ne le quittait ni jour ni nuit entendit, au milieu de l'ardent délire de la fièvre, se heurter dans cette tête affaiblie toutes les matières de l'immense programme : Rome et l'Asie, Actium et Marignan, le carré de l'hypoténuse et le premier livre de l'Iliade. Il suivit le tourbillonnement de cette encyclopédie, qui dansait dans ce cerveau comme danseraient au vent les pages éparpillées

d'un dictionnaire. En vain, tendre pour la première fois et comprenant la gravité du mal mieux que personne, il s'efforçait de calmer cet esprit en désarroi.

— Ne t'occupe point de cela, murmurait-il, tu n'en as pas besoin, Dieu merci. Sais-tu que tu auras trois millions, oui, trois millions, plus s'il le faut. Nous irons ensemble cueillir des noisettes à Montifaut.

L'enfant ne comprenait point et ne percevait que des mots qui n'avaient point de sens.

— Des noisettes ! soupirait-il la veille de sa mort, et, poursuivant toujours ces dates qui lui avaient tant coûté à retenir et ces démonstrations, qu'il avait employé tous les moyens pour fixer, il ajoutait : « Trasimène,

217 avant l'ère chrétienne, le carré de l'hypoténuse, Annibal, la somme de deux carrés, si je ne m'abuse...»

La mort de son fils vieillit le docteur Brissey de dix ans. Il se mêlait à la douleur du père une furieuse jalousie contre son neveu, le fils de son frère, qui grandissait vaillant et vigoureux, frêle d'apparence comme le père, au fond solide et bâti en fer comme la mère.

Ce vagabond, que le docteur apercevait courant pieds nus en plein hiver, se tenait mieux que personne quand sa mère l'emmenait à l'église. Avec ses grands cheveux bouclés, sa figure au teint un peu mat et ses beaux yeux, il faisait l'admiration des paysans, et les petits gars, avec lesquels il se roulait

dans la boue une bonne partie de la semaine, ne l'en appelaient pas moins *monsieur Pierre*, lorsqu'il n'avait pas envie de jouer et qu'il portait sa veste de velours et sa large collerette blanche.

Une parole vague, inconsistante, qu'on n'aurait pu attribuer à personne et que tout le monde avait prononcée, excitait jusqu'à l'attaque de nerfs la haine du docteur Brissey. « Laissez crier le pivert, répétaient les gens du pays, le petit de Trémolin héritera quand même. Le vieux mourra d'apoplexie et il n'aura pas fait de testament... »

La pensée que ses plus mortels ennemis pussent hériter de lui, affolait le docteur, et cent fois il avait tenté d'écrire ce fameux

testament, cent fois il avait écarté la plume qui l'aurait mis face à face avec l'idée de cette Mort dont il ne voulait même point qu'on prononçât le nom devant lui. Il avait, depuis longtemps, renoncé à la médecine, beaucoup pour ne point se trouver en présence des réflexions qu'elle suggère, un peu aussi pour échapper aux dévouements qu'elle impose. Il avait vendu sa maison près de l'église afin de ne point entendre ce bruit de cloche pour lequel il avait la même aversion que Gœthe ; lorsque le glas funèbre arrivait jusqu'à lui, il fut descendu volontiers jusqu'au fond d'une cave, comme Isabeau de Bavière lorsqu'il tonnait.

Ce testament, on avait tenté bien des fois

de le lui faire écrire. Les Minet jeunes et les Minet aînés, les Minet-Bernard parents éloignés de sa femme, les deux demoiselles Piètrement, flanquées de leur grand-frère, pharmacien à Montlune, avaient abjuré toute discussion pour tendre d'un même effort au but commun. Il ne s'écoulait guère une semaine sans qu'ils vinssent séparément ou collectivement frapper à la porte du médecin.

Ils savaient comment on pouvait jouer de cet homme si rude à tous et si défiant. Reçus d'ordinaire à l'entrée, ils n'avaient qu'à dire du mal de la dame de Trémolin pour que Brissey s'humanisât et les laissât pénétrer dans la salle à manger.

— Entrez donc, mes amis, entrez donc, Nous allons boire une bonne bouteille de

Condrieu ; vous m'en direz des nouvelles. Je ne crois pas qu'ils en aient beaucoup comme cela là-bas avec leur *grand'salle* et leurs vieux portraits... Voulez-vous que je vous dise : le temps approche où j'y mettrai mes pourceaux, dans leur *grand'-salle*.

Et tandis qu'on buvait le petit vin de Condrieu, qui pétille comme du champagne, il ne tarissait point d'invectives, de malédictions, de menaces.

Les Minet et les Piètrement opinaient du bonnet.

C'était le moment de pousser au testament, mais les plus malins se seraient usés à cette tentative. On avait, la première fois, chargé de porter la parole le grand Piè-

trement, auquel on supposait des talents diplomatiques. Il n'imagina rien de mieux que d'aborder de front la question et d'attaquer le taureau par les cornes... Le taureau bondit, et ce fut un beau vacarme ; les héritiers s'enfuirent, qui par la fenêtre, qui par la porte, sans avoir pu achever leurs verres, et Mme Minet jeune, qui aimait le vin de Condrieu, pleura de cette scène pendant trois kilomètres, de Saint-Julien à la Croix-d'Ambesis.

Les héritiers revinrent petit à petit comme une volée de moineaux qu'a mis en fuite un épouvantail à oiseaux remuant tout à coup, mais désormais ils furent plus circonspects.

Ils avaient pensé à agir autrement sur le

docteur Brissey, à toucher la corde familiale. On lui avait amené le fils du pharmacien de Montlune, Jean Oscar Agathocle, encore en bas âge.

— Vous êtes si bon que vous devez aimer les enfants, lui avait murmuré de sa voix la plus douce M^lle^ Minet Bernard.

Brissey avait regardé une minute le jeune Agathocle, lui avait tâté les bosses de la tête, car il prétendait se connaître en phrénologie, et il avait dit :

— Emportez-moi cet hydrocéphale et ne rapportez jamais cela ici.

Repoussés encore de ce côté, les héritiers avaient essayé de se ménager des intelligences dans l'intérieur de la place, mais il n'y avait qu'une intelligence dans cet inté-

rieur, celle du docteur, habile à ne se point laisser pénétrer. La vieille servante Marianne n'échangeait point deux mots par an avec lui en dehors du service.

— Que fait-il ? lui demandait-on.

— Il va dans la chambre de son fils, il lit ses livres de classe à haute voix et il pleure, et de là il descend dans sa caisse, il remue ses écus et il chantonne.

Nul n'en savait davantage. Le notaire qui, disait-on, aurait pu payer sa charge avec les actes qu'il avait rédigés pour Brissey ne parlait de lui qu'avec une discrétion absolue.

Le cocher habitait, à quelques pas de la maison, dans un local parfaitement distinct de l'habitation où couchait seule la vieille

servante. En fait d'amis, le docteur Brissey ne fréquentait guère que Sacchard, un entrepreneur de travaux presque aussi riche que lui et qui avait été son associé dans plusieurs entreprises importantes. Il aimait Sacchard de tout l'argent qu'il avait gagné avec lui.

De ce côté, la famille du docteur savait qu'il n'y avait rien à faire. Sacchard détestait les Bernard et les Minet, jeunes ou vieux, et il ne se gênait pas pour le leur dire en face quand il les rencontrait chez le docteur Brissey.

Les Minet jeune et les Minet aînés, ainsi que les Piétrement durent donc se résigner à rester sur l'expectative. Seule, M^me^ Minet-Bernard, à laquelle on avait remis les

pleins pouvoirs, dont le grand Piétrement avait fait un si déplorable usage, essayait parfois de tâter le terrain. Elle manœuvrait du reste avec une habileté merveilleuse ; elle procédait par paraboles et par affabulations.

— Il y a des gens, insinuait-elle quand elle supposait le moment propice, — il y a des gens qui laissent leurs biens à leur mortel ennemi au lieu de les laisser à ceux qu'ils aiment. J'ai connu un homme qui...

La plupart du temps elle était arrêtée par un rauque murmure, semblable au bruit farouche que ferait un lion en train de se gargariser. Alors on rompait les chiens, on recommençait à dire du mal de la dame de Trémolin.

— Ils viendront mendier à ma porte, vociférait le docteur ; je sais leurs affaires mieux qu'eux : elle a un fils qui lui donnera du fil à retordre..... vous m'entendez ?

Et les héritiers renchérissant gagnaient la porte, non sans jeter à la dérobée un coup d'œil mélancolique sur la caisse, c'est-à-dire le fameux cabinet où il y avait un million en or qui pourrait être à eux et qui serait à d'autres si le docteur mourait cette nuit d'apoplexie.

Silencieux quelque temps, ils échangeaient leurs rêves et leurs craintes en traversant le bois d'Ambesis et louaient Mme Minet Bernard de l'habileté de ses paraboles, espérant, sans y compter, qu'elles

porteraient fruit. Ils se disaient : la nuit est belle et Phœbé la blonde jette ses clartés sur les vitres ; le docteur réveillé songe peut-être à écrire son testament. Ils se disaient : la soirée est triste et le vent pleure ; qui sait si les pieds sur les chenets le docteur ne médite pas ce que lui a dit Mme Minet Bernard...

CHAPITRE V

V

C'est à Trémolin qu'on s'occupait le moins du fameux testament. Depuis la mort de Pierre-Louis Brissey, la vie était plus active que jamais dans la ferme, sans que ce travail incessant eût amené, sinon la richesse du moins l'aisance dans cette maison d'où les pauvres retiraient, non point le superflu, mais parfois même le nécessaire...

Sévère à elle-même, la dame de Trémolin ne savait rien refuser à la misère d'autrui. Les exploitations agricoles ne rapportaient point alors ce qu'elles ont rapporté quelques années après. D'ailleurs, le fils grandissant commençait à coûter davantage, et le docteur Brissey ne s'abusait pas quand il prophétisait que cet enfant donnerait du fil à retordre à sa mère.

— « Elle le gâte trop, » ajoutait le docteur, et en cela il se trompait.

Jamais enfant ne fut moins gâté dans le sens vrai de ce mot que les mères prononcent en riant, et qui a une signification si redoutable. Un fruit gâté veut dire un fruit pourri.

En tout ce qui concerne l'éducation mo-

rale, Mme Brissey avait été une mère incomparable, une Cornélie, mais une Cornélie chrétienne. Indulgente pour les batteries, la culotte déchirée, les leçons mal sues elle eût été impitoyable pour le mensonge, l'égoïsme, les sentiments bas. A dix ans, le petit Pierre était toujours prêt à défendre le faible et à se mesurer avec le plus for .Aucune aventure ne l'effrayait, et cette humeur chevaleresque et généreuse avait déjà rapporté à Trémolin, outre d'innombrables effets en lambeaux, un habitant de plus à nourrir.

Un jour, Pierre avait entendu dans le bois un coup de feu, quoiqu'on fût en plein été et que la chasse fût fermée depuis longtemps.

Au coup de feu avait succédé un hurlement inarticulé et le bruit d'un corps qui chancelait à travers les broussailles. Il s'était approché et il avait aperçu tout sanglant un pauvre être, moitié enfant, moitié singe. A ses pieds avait roulé un plein panier de myrtilles que sans doute ce pauvre être avait mis toute la matinée à cueillir avec le petit peigne de bois qu'on apercevait sur le gazon.

— Où as-tu mal? avait interrogé Pierre.

L'autre n'avait répondu que par des sons indistincts.

En écartant les quelques haillons qui couvraient par places ce corps à moitié nu, Pierre avait trouvé une plaie au bras, et, se souvenant de ce qu'il voyait faire à sa

mère, il avait pris son mouchoir, et, bandant la plaie tant bien que mal, arrêté le sang qui coulait.

— Où vas-tu ? D'où viens-tu ?

A ces questions, l'autre ne répondait toujours pas. Il regardait seulement celui qui l'avait pansé d'un œil étrange, doux et spirituel à la fois.

— Ma foi, pensa Pierre, tout cela s'éclaircira chez nous, et, chargeant le blessé sur ses robustes épaules, il l'avait porté à la ferme.

— Tiens ! c'est le *Muet !* firent les garçons de ferme. Il sera venu jusqu'ici cueillir les myrtilles pour aller les vendre au pharmacien de Montlune, et ce sacré braconnier de Bernard lui aura flanqué du

plomb, en croyant tirer un de nos lapins.

Mme Brissey s'était avancée et rapidement avait complété le pansement un peu primitif de son fils.

A partir de ce jour, le *Muet* ne quitta plus Trémolin. Ce fut une révolution dans sa vie que le fait qu'un petit riche, un petit gentilhomme, se fût donné la peine de le soigner. Ce sauvage qui vivait à l'état nomade au milieu des bois, s'effarouchant du bruit même de l'homme, s'humanisa tout à coup.

Quand, pour la première fois, on lui mit son assiette à souper à côté des valets de charrue, lui qui, parfois, disputait furtivement, dans les fermes, la patée des animaux,

il rougit jusqu'au blanc des yeux, comme si on l'eût fait asseoir à la table du roi. Il fallut que Mme Brissey l'allât chercher elle-même dans un coin, et, de sa voix douce, lui indiquât sa place à cette table patriarcale où, hommes et bêtes, maîtres et serviteurs, vivaient dans l'amour et dans l'union.

Fafernou eut vite choisi son occupation. Il ne quitta plus son jeune sauveur. A la pêche aux écrevisses, nul plus que lui n'était adroit à disposer les balances ; à la chasse, il était d'une habileté merveilleuse à attraper les chanterelles qui font accourir le perdreau. La forêt, pour lui, n'avait pas de secret et d'ailleurs cette intelligence, un moment ensauvagée, s'était tout à coup épa-

nouie dans cette atmosphère de bienveillance et de calme. Quand son maître s'arrêtait en forêt pour manger un morceau de saucisson et de pain, le *Muet* s'asseyait à quelques pas de lui, il le regardait de ses yeux intelligents, il l'écoutait parler attentivement et il apprenait ainsi tout ce qui, jusqu'à quatorze ans, avait été lettre morte pour lui.

A cette existence en plein air, Pierre Brissey devait une santé magnifique, il grandissait chaque jour en force et en beauté.

Il était vraiment beau, en effet, ce grand jeune homme joignant à la vigueur d'un paysan je ne sais quoi d'élégant et de gracieux qui révélait l'origine aristocratique.

De sa mère il tenait la noblesse ; par son père il se rattachait à cette race celtique qui, dès les premiers âges du monde, habita au milieu des montagnes du Forez, et qui, longtemps après César, fuyait les temples romains pour aller voir couper le gui mystérieux que le prêtre cueillait avec la faucille d'or.

Il était bien du même sang que ces peuples intrépides et doux qui, venus trop tôt, n'eurent jamais leur heure dans l'histoire de l'Humanité. Son caractère offrait un bizarre mélange de timidité et d'audace folle, la plus légère émotion le faisait pâlir, et le péril le métamorphosait. On était épouvanté parfois de voir briller cette prunelle noire, émergeant de ce blanc rouge

aux reflets étranges ; d'entendre grincer ces dents fines et serrées, blanches comme le lait, ainsi que celles que la Genèse promet à la tribu de Zabulon, aux *yeux rouges comme le vin*. L'obstacle disparu, le visage redevenait pacifique et bon, presque triste. On sentait qu'on aurait fait de cette force ce que l'on aurait voulu.

La dame de Trémolin ressentait en contemplant Pierre un sentiment de fierté singulier. Elle avait aimé le père, parce qu'elle avait conscience d'avoir sur lui une supériorité qu'elle ne soulignait jamais ; elle éprouvait devant le fils, devant le représentant de la famille, comme une impression de respect.

A cet orgueil maternel se mêlaient,

sinon des remords, du moins de vagues regrets. Mme Brissey se rendait compte mieux que personne de ce que l'éducation de son fils avait d'incomplet. Cette mère, pleine de sollicitudes élevées, avait longtemps craint pour son fils cette université, ces colléges où, lui disait-on, les jeunes gens étaient nourris dans des principes si différents du sien. Le curé de Saint-Julien avait donné à Pierre Brissey les premiers rudiments du latin.

Quand un jour elle se décida à envoyer son fils au collége de Roanne, il n'était plus temps. Ce tempérament, habitué à la libre vie des campagnes, ne pouvait plus se tenir dans le cadre étroit de la discipline universitaire.

Au bout de huit jours, Mme Brissey recevait une lettre du proviseur qui la félicitait chaleureusement du dévouement que son fils avait montré en sauvant un de ses camarades tombé dans la Loire. Quinze jours après, on l'informait que son fils s'était rendu coupable d'un acte d'insubordination tellement grave, qu'il nécessitait son renvoi. A la promenade, il était sorti des rangs spontanément pour courir après un papillon ; le surveillant l'avait pris par le bras, et, dame, se sentant touché, Pierre avait tapé, et tapé si rude, que le surveillant — un colosse — était resté évanoui trois heures sur le boulevard qui servait de promenade.

Mme Brissey était venue reprendre son

fils au moment où les élèves en révolution menaçaient de briser les portes du cachot où on l'avait enfermé pour l'exemple. Elle l'avait sermonné d'importance tout en trouvant très-naturel, au fond, qu'un Trémolin ne se laissât pas mettre la main au collet parce qu'il lui avait pris fantaisie de courir après un papillon. Elle avait eu une longue conversation avec le proviseur, un excellent homme, entomologiste très distingué, qui, chose étrange ! adoraitaussi les papillons. Son premier mot, en apprenant ce qu'il appelait un malenten du déplorable, fut : De quelle espèce était le papillon ?

En reconduisant M^me^ Brissey, le proviseur donna une cordiale poignée de main à Pierre.

— Poussez-le à Saint-Cyr, ajouta-t-il.

« Poussez-le à Saint-Cyr ! » tel était le refrain de toutes les lettres qu'écrivait à Mme Brissey son ancienne amie Mme de Maussabran, qui sans se rebuter, renouvelait à chaque occasion ses offres de service. Son mari, nous l'avons dit, avait joué un rôle considérable à la Chambre des Pairs sous la Restauration; son influence fut la même à la Chambre des Pairs de Louis-Philippe et se retrouva encore au Sénat de Napoléon III. Celui-là était toujours semblable à lui-même, et quel que fût l'événement de la veille, il était toujours sûr d'être l'homme du lendemain...

Mme Brissey laissait s'envoler les années sans pouvoir se résigner à suivre ce conseil.

Elle était pauvre, les études de son fils étaient en retard... Mais au fond les raisons qu'elle se donnait à elle-même n'étaient point les véritables.

Cet esprit élevé avait ses préjugés. Elle n'eût point demandé un sou à ceux qu'elle appelait ses rois légitimes, mais sans avoir rien voulu de cette monarchie pour laquelle les siens s'étaient dévoués, elle avait été touchée au cœur quand le trône de Charles X s'était écroulé. Elle aimait mieux voir son fils mener la vie de paysan que de le savoir montant la garde aux Tuileries auprès de celui qui avait acheté à Deutz cette héroïque duchesse de Berry pour laquelle elle fût morte volontiers sans l'avoir jamais approchée.

Bientôt il fut trop tard pour prendre un parti et Pierre resta à la ferme. Sa mère le chargea du règlement de quelques affaires en retard ; elle lui confia le soin de s'occuper de Villette sur lequel les hypothèques s'accumulaient sans qu'on eût jamais assez d'argent disponible pour les purger, comme on dit en termes de droit. Elle lui laissait en toute chose une absolue liberté, mais elle l'avait prémuni par ses conseils contre les entraînements qui pouvaient assaillir, aux heures ardentes de la jeunesse, ce jeune homme dont la beauté mâle et la parole éloquente eussent aisément trouvé des cœurs trop sensibles.

Profondément chrétienne, âme généreuse et presque romanesque comme l'âme d'une

sorte de Georges Sand religieuse, la dame de Trémolin avait pour la débauche un dégoût qui se manifestait énergiquement en toute occasion. Jugeant les autres femmes à son niveau, elle regardait comme la plus honteuse des actions pour l'homme de faire un jeu de cet amour qu'elle poétisait jusqu'à l'exagération, en digne contemporaine de Lamartine.

Élevée dans ces idées, Pierre Brissey avait pour la femme, quelle qu'elle fût, un respect mêlé de crainte. Il savait qu'il était libre d'épouser celle qu'il aimerait, il savait aussi qu'il serait contraint d'épouser celle à laquelle il aurait dit : Je vous aime. Bien avant la Révolution une Trémolin avait agi ainsi, elle avait été quérir une petite

paysanne que son fils avait rendue mère de deux enfants, et mettant les deux enfants dans les bras du jeune père, elle avait dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique : « Puisque vous avez fait votre choix, épousez, monsieur le vicomte..., le sang des Trémolin ne doit pas courir les rues... »

Préservé de ces tentations d'ordre inférieur, par l'idéal qu'il se faisait de la femme en regardant sa mère, Pierre Brissey, dans cette existence désœuvrée et sans but, devait se heurter à d'autres écueils.

Dans le règlement des affaires de Villette, Pierre Brissey s'était trouvé en rapport avec quelques bourgeois du pays, agents-voyers, percepteurs, huissiers, petits ren-

tiers, qui tous formaient un groupe où l'on s'amusait, où l'on aimait à dîner ensemble et à boire du punch jusqu'au jour, en battant les cartes, une fois que les volets étaient mis au cabaret. C'était Matharel, le notaire, qui, le premier, quitta le pantalon à pont ; Desvaux, qui organisait si merveilleusement les charivaris, encore en usage dans ce temps-là ; Barberousse, l'huissier, qui perdit aux cartes jusqu'à son dernier sou ; les deux frères Servanton dont l'un est mort sous-préfet à Valenciennes.

L'âme de ce groupe, le boute-en-train de tous ces viveurs de provine était Sacchard. Propriétaire à la Milesse de l'ancienne terre des Balisay, propriétaire à Roanne d'une partie du *quartier neuf*, Sacchard

n'était chez lui que quand il était au café. Chez lui, en effet, il s'ennuyait à mort ; il n'avait pu se faire accepter de la bourgeoisie du pays qui se souvenait de l'avoir connu garçon de cuisine à l'hôtel du *Cerf d'or*. Depuis ce temps, Sacchard avait parcouru cependant un joli chemin.

Avec son intelligence déliée, hardie, résolue, il avait pris part aux premières entreprises qui précédèrent la transformation de Paris et soumissionné une partie des travaux du percement de la rue Rambuteau. Il aurait pu rêver une fortune égale à celles qui s'élevèrent à partir de cette époque, mais dès qu'il eût ramassé deux millions, l'envie le prit de revoir son Forez.

Il y revint et trouva partout l'indifférence

et la froideur. En vain il exécuta là quelques travaux d'utilité générale qui, du reste furent avantageux pour lui ; le pays, sans lui être hostile, resta sur la réserve à son égard. On racontait qu'il avait épousé une fille précédemment aimée avec une folle passion par un riche entrepreneur et que telle avait été l'origine de sa fortune.

Presque aussi nulle que Mme Brissey, la femme du docteur, Mme Sacchard semblait démentir par sa laideur ces propos calomnieux.

La fille unique, qui fût née de ce mariage, avait la laideur de la mère, sans rien avoir en apparence de l'intelligence du père.

On comprend que Sacchard ne trouvât pas grand plaisir dans un pareil intérieur,

et qu'il préférât à sa maison le café où, avec sa verve, son esprit éveillé par un long séjour dans la capitale, sa fortune avérée, il était le maître incontesté et toujours applaudi d'un petit monde qui ne pensait que par lui.

Dès le premier jour, Sacchard fit au jeune Trémolin toutes les politesses imaginables, et dans tout le cercle qui se modelait sur Sacchard, Pierre Brissey rencontra un accueil cordial sans être jamais familier. En ce temps la noblesse, dans certaines contrées surtout, possédait un prestige toujours vivace. Tous ces lecteurs de journaux libéraux étaient enchantés d'avoir au milieu d'eux le descendant de ces Trémolin qui avaient rempli l'histoire du Forez du retentissement de

leurs aventures et de l'éclat de leurs prouesses.....

Pierre Brissey se laissa gagner à ce bon accueil. Il accepta les dîners qu'on lui offrait avec tant de civilité, et quand, après dîner, il vit les autres prendre les cartes, il les imita, et, comme il arrive à ceux qui commencent, il gagna. Le *baccarat* était encore inconnu dans ce coin très-retiré, on jouait bonnement le *trente-et-un,* et Pierre trouva une des premières émotions de sa vie au va-et-vient de ces petits cartons coloriés.

Le jeu pour lui était plus dangereux que pour tout autre. Habitué à vivre en plein air, il subissait vite de l'atmosphère ces lieux fermés. Ses joues s'empourpraient ; le

sang-froid l'abandonnait ; la race alors, reprenait le dessus. Il n'avait point l'idée qu'un Trémolin put être pauvre, il ignorait la valeur exacte de l'argent, il jouait sur parole, et personne n'eût eu la pensée de lui refuser la revanche.

Ce cercle restrein t d'oisifs s'amusa d'abord de le voir ainsi s'emballer ; puis, comme l'autre, sans s'en apercevoir lui-même, parlait souvent un peu haut et par une intonation brusque accentuait parfois une impérieuse volonté, tous en arrivèrent à désirer qu'il reçut un jour une leçon.

L'occasion ne se fit guère attendre. En s'obstinant, Pierre perdit un jour cinq cents francs sur parole. Il ne les avait pas. Il avait déjà touché aux fonds dont il avait

le maniement pour les affaires de sa mère. Un peu pâle, il demanda huit jours.

— Comment donc, monsieur Pierre, dit Sacchard, son partenaire, mais ce n'est pas sérieux. Annulons la partie, si vous voulez...

Pierre le regarda d'un tel air que l'autre baissa les yeux.

— Enfin, ce sera comme vous voudrez, ajouta-t-il.

Pierre sortit, et la porte une fois fermée, tous les assistants commentèrent cette grosse perte.

— Je le crois un peu défrisé, le gentilhomme, firent les uns enchantés qu'il arrivât du chagrin à un noble.

— C'est une somme pour eux, constatèrent les autres.

— Bon sang ne peut mentir ! maxima, d'une voix tonnante, le vieux Langevin qui jouissait d'une réelle autorité de parleur dans l'établissement. Lisez Dulaure, et vous verrez que les gentilshommes d'autrefois passaient leur vie à boire et à jouer. Ce sont ces scandales qui ont amené l'immortelle révolution de 89, le jour où Mirabeau prononça à la Convention, dans la salle du Jeu de Paume, aux Tuileries, ces magnifiques paroles : Les grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux, levons-nous !

— Allons, coupez, voisin, et vous, Toinette, vous me servirez un bischoff sérieux, ajouta Langevin, pour terminer son discours par une péroraison qui fut un exemple,

tandis que le café tout entier méditait les phrases profondes qu'il venait de prononcer.

Au fond, Sacchard était désolé d'avoir gagné une somme relativement si considérable. Il était roux, et, comme tous les roux, alternativement bon et méchant. Il alla se coucher, pestant contre lui-même, et, le lendemain, au réveil, il eut une inspiration qui ne réussit pas comme elle eût mérité de réussir.

Dès le matin, à l'heure où il savait Pierre à la chasse, il se présentait à Trémolin et demandait à parler à M^me^ Brissey.

M^me^ Brissey, le reçut dans la grande salle. Elle était en costume de travail, mais son attitude, qui s'était faite très-froide devant un de ces parvenus qu'elle n'aimait pas,

glaça Sacchard et l'empêcha de bien expliquer ce qu'il prétendait faire.

— Mon Dieu, madame, dit-il, monsieur Pierre a perdu une somme assez forte au jeu, je crains qu'il ne se chagrine ; dites-lui donc bien... c'est un enfant, après tout...

— Si c'est un enfant, il ne fallait pas jouer avec lui.

— Je veux dire... qu'il est mineur d'après le code, ajouta-t-il, en essayant de plaisanter.

— Je ne connais pas le code. D'après la coutume du Forez, M. Pierre est majeur à dix-huit ans... De combien s'agit-il ?

— Mais, répliqua Sacchard, ce n'est pas pour cela... Vous vous méprenez... Ce n'est pas pour une bagatelle de cinq cents francs...

Mme Brissey alla à un petit bahut de

chêne et, tirant un à un vingt-cinq louis d'un jaune clair, de vrais louis à la lunette, elle les mit devant Sacchard tout troublé.

— Voilà, monsieur, dit-elle, et d'un geste elle lui fit connaître qu'elle trouvait l'entretien assez long.

Sacchard prit l'argent machinalement.

— Vous ne m'avez pas compris, murmura-t-il. Ce n'est pas du tout ce que j'étais venu vous dire... Je voulais au contraire épargner un ennui à monsieur Pierre.

— Quand on fréquente certaines gens, fit M^me^ Brissey sans s'adresser personnellement à Sacchard, on peut toujours s'attendre à éprouver du désagrément.

Sacchard salua et partit blanc de colère. Il ressentait, en effet, ce sentiment d'irrita-

tion légitime que l'on éprouve en voyant de louables intentions méconnues. « Sont-ils fiers dans cette bicoque! pensait-il en s'en allant, et ça n'a pas le sou cependant. »

Il était furieux contre Mme Brissey, contre sa maladresse à lui-même. Il avait souhaité véritablement se montrer désintéressé et bon enfant, il avait fait, en réalité, devant cette femme qu'il respectait, la figure d'un cuistre âpre à l'argent. « Ils me le payeront, » fut le dernier mot qu'il se dit à lui-même.

Mme Brissey, par un sentiment de délicatesse exagérée, tut à son fils la visite de Sacchard. La question d'argent écœurait tellement cette nature exceptionnelle, qu'elle n'eût point voulu que son fils eût à rougir

devant elle à propos d'une semblable misère.

— J'ai remboursé Sacchard, lui dit-elle simplement. Ne jouez plus : souvenez-vous que vous êtes pauvre... Heureusement que j'avais mis ces vingt-cinq louis de côté pour acheter une paire de bœufs. La *Pacaude* et la *Grise,* qui sont vieilles, travailleront un peu plus longtemps : les bêtes payeront la folie de l'homme.

Et comme elle voyait Pierre bouleversé devant cette remontrance, elle l'embrassa et se mit à sourire.

— Ne jouez plus, répéta-t-elle.

— Je vous le promets, ma mère, fit Pierre.

Et tous deux s'en allèrent tristes, de leur

côté : lui, honteux d'avoir gaspillé cet argent sacré ; elle, navrée d'avoir été obligée de faire sentir à cet enfant ce que c'était que la pauvreté...

CHAPITRE VI

VI

Pierre Brissey fut longtemps sans toucher une carte. Il évitait avec soin de se rencontrer avec les compagnies qu'il avait fréquentées quelque temps.

— Ma mère vous a payé? dit-il à Sacchard dès qu'il le revit.

— Oui, fit l'autre un peu gêné.

Et ce fut tout.

Malheureusement, Pierre ne pouvait rom-

pre tout à fait avec cette société, que chaque jour quelque affaire mettait en contact avec lui. Un matin qu'il était allé à Roanne il dut rester à dîner et retrouva là Sacchard, Desvaux, Barberousse, auxquels s'étaient mêlés quelques jeunes gens de la ville et aussi quelques commis-voyageurs de passage.

Après le dîner, on étendit le tapis sur la table et on se disposa à faire la partie.

Pierre, d'instinct, s'était mis au jeu...

— Il est bien entendu qu'on *éclaire*, s'écria Desvaux, qui avait été refait, comme il disait, pour avoir joué sur parole avec des étrangers.

— Parbleu ! répondit-on en chœur.

Pierre devint pâle ainsi qu'il en avait l'habitude dès qu'il éprouvait la plus légère

émotion. Il sentit sa gorge se serrer au moment d'avouer qu'il n'avait pas un louis sur lui pour commencer la partie.

— A propos, dit Sacchard, en s'adressant à lui, puisque nous sommes en compte et que nous n'aurons pas le temps de régler ce soir, prenez toujours ces quinze louis, nous terminerons après...

Pierre prit l'argent, involontairement touché de la façon délicate dont il était offert.

Il joua et, pour son malheur, il gagna cette fois comme la première fois qu'il avait joué.

Quand, en regagnant Trémolin dans la voiture de Sacchard, il eût restitué les quelques louis si obligeamment prêtés, Sacchard fut parfait de courtoisie.

— Est-ce que je ne connais pas les jeunes gens? fit-il, vous n'avez qu'à me glisser un mot, quand vous serez à court d'argent, je suis tout à votre disposition...

A partir de ce jour, Pierre Brissey fut perdu...

Il aimait les cartes comme on aime la première passion qui vous a remué et vous a fait vivre. Il se plaisait à toucher l'or, à le voir aller et venir, courir, apparaître et disparaître. Quand il eut trouvé dans Sacehard un banquier qui souriait toujours, il se jeta tête baissée dans les émotions du jeu.

Pendant le jour, les affaires ou la chasse expliquaient son absence à sa mère. La nuit, il n'avait qu'à sauter par la fenêtre

de sa chambre qui donnait sur la forêt, et en deux heures — une promenade pour lui — il était à Roanne, à l'hôtel des *Deux-Éléphants*, où l'accueillait par une bienvenue joyeuse le cercle un peu mêlé qui se donnait rendez-vous là.

Qui eût pu connaître ses excursions ? Le *Muet* seul était le compagnon et le confident de ces courses nocturnes. Assis dans un coin de la salle, parfois couché sur le plancher quand la partie se prolongeait, le *Muet* suivait anxieusement, lui aussi, le va-et-vient de ces Rois, de ces Dames, de ces As qui portaient avec eux la joie et la tristesse. Fixés sur le visage de son maître, ses yeux intelligents cherchaient, dans ces traits trop mobiles pour un joueur, le gain ou la perte. Il s'ef-

forçait, quand il le voyait jeter une carte plutôt qu'une autre, de le conseiller par l'expression tantôt souriante, tantôt navrée que prenait sa figure.

L'autre, il faut le dire, ne prêtait qu'une médiocre attention à ces démonstrations. L'eût-il voulu, qu'il n'aurait trouvé nul conseil en ce miroir où se reflétaient ses émotions. Une fois les cartes en mains, il était vraiment possédé par le démon du jeu ; il cessait d'être en possession de lui-même ; aussi, la chance qui le favorisait au début, l'abandonnait-elle quand la partie s'avançait.

Le *Muet* avait fait des cartes une étude approfondie. Un jour, tandis que tous deux cheminaient dans le bois, il arrêta son maître et disposant un jeu sur le gazon, il le

força par ses gestes éloquents, à faire la partie contre lui, puis, tour à tour, lui retirant ou lui mettant les cartes dans la main il tâcha de lui indiquer une combinaison.

— Ma parole d'honneur, pensa Pierre, je crois qu'il veut m'apprendre à tricher.

Et brusquement il écarta les cartes loin de lui. Ces morceaux de carton qui l'enfiévraient dans la salle fermée, à la lueur des lampes, lui faisaient horreur en pleine forêt, sur le gazon, où le soleil, illuminant les bruyères, semblait avoir honte de salir l'or de ses rayons sur ces rois de carreau et les valèts de pique...

Peut-être aussi cette image du jeu, évoquée devant ces vieux arbres qu'il aimait,

lui apparaissait-elle comme un reproche amer, comme un avertissement tardif de l'abîme qu'il avait créé sous ses pas.

Où en était-il? Il ne le savait pas trop lui-même. Quand il avait dû trois mille francs, Sacchard lui avait dit très-gentiment que presque tout le monde était mortel, et qu'une reconnaissance signée l'obligerait. Pierre avait signé, tout effrayé de l'énormité de cette somme, et s'était rué de nouveau dans le jeu pour essayer de se libérer.

Pour le dernier billet de mille francs, dont il avait eu besoin, Sacchard s'était fait un peu tirer l'oreille.

— Enfin, avait-il dit, venez dîner chez moi, et nous arrangerons la chose.

Pierre Brissey avait, pour la première fois, mis les pieds à l'ancien hôtel de Barsac, devenu la propriété de Sacchard.

Il avait dîné en compagnie de Mme Sacchard et de Mlle Angélique Sacchard, une grande fille rousse et laide. Là il avait éprouvé une des plus profondes tristesses de sa vie ; il avait senti comme un manteau de plomb peser sur ses épaules dans cette salle à manger immense où s'éteignait la bonne humeur de Sacchard, et cette verve un peu triviale qui sonnait si joyeusement dans les cafés.

Il avait subi le malaise de son hôte dépaysé dans cette héraldique demeure, si prompt à se mettre à son aise partout et n'étant intimidé que chez lui, n'hésitant à

commander que là où il était le propriétaire.

La politesse exagérée que montraient vis-à-vis de Pierre Mme et Mlle Sacchard lui avait causé une gêne de plus. En s'en allant par la rue des Nobles, en passant devant ces vieux hôtels déserts, dont nul visiteur ne soulevait plus le lourd marteau sculpté, en foulant les pavés raboteux entre lesquels l'herbe poussait, il se figurait être regardé par les grands seigneurs austères et les parlementaires rigides qui avaient habité là jadis...

Quand Pierre Brissey eut recours de nouveau à lui, Sacchard lui remit simplement la somme qu'il lui demandait, tout en se faisant donner un reçu général ; puis il

ajouta : « Nous avons à causer sérieusement ; venez dîner ce soir à la maison. »

Au dîner, Sacchard fut un peu plus dégourdi qu'à la première réception. Après dîner, il emmena Pierre prendre le café au fond du jardin qui se prolongeait jusqu'à la Loire.

— Mon cher monsieur, dit Sacchard quand on eut allumé les cigares, vous êtes un charmant garçon, très-naïf, très-honnête et très-ignorant de la vie. Votre mère est une sainte. Vous êtes un Trémolin quand même, et quoique je sois enchanté qu'on ait fait la révolution de 89, j'aimerais mieux vous voir épouser ma fille que de la donner à ces malotrus qui ont tous les vices des grands seigneurs d'autrefois sans en avoir

les qualités. Vous voyez que je n'y vais pas par quatre chemins et que je suis rond en affaires. Voulez-vous épouser Angélique ?

Pierre eut un mouvement de surprise.

A vrai dire, cependant, la proposition ne le choquait pas autant qu'on l'aurait cru. L'amour ne l'avait point visité encore et, belle ou laide, la femme était la même pour lui.

— J'en parlerai à ma mère, fit-il.

— Parlez-en, et parlez-en bien, insista Sacchard. Voulez-vous que je vous le dise, c'est pour elle que je voudrais faire ce mariage. C'est une rude femme, et si, dans votre monde, tous les mâles étaient comme elle... Aussi cela m'ennuie de la voir prendre tant de peine... Vous marié, nous rebâ-

tissons Trémolin, j'ai le plan de l'ancien château chez moi, faites-moi penser à vous le montrer tout à l'heure. Vous ne jouez plus, — vous jouez, en effet, parce que vous n'avez rien qui vous occupe, — et vous verrez que nous ferons rager bien des gens... le docteur Brissey compris... C'est entendu...

— J'en parlerai à ma mère, répéta Pierre.

En reconduisant Pierre Brissey, Sacchard l'arrêta une minute devant son cabinet de travail et, élevant la lampe, il lui montra une vieille estampe où le château de Trémolin apparaissait avec sa chapelle ogivale, sa grande cour quadrangulaire, ses tourelles dissemblables, et ses deux ailes irrégulières

où s'accusait la lutte de deux styles et de deux époques.

Si Pierre eût été moins troublé, il eût entendu une porte s'ouvrir et le visage, peu gracieux il est vrai, d'Angélique Sachard se pencher au-delà de cette porte, comme pour épier le résultat de l'entretien...

CHAPITRE VII

Pierre Brissey qui, devant Sacchard, n'avait pas trouvé extraordinaire la proposition qui lui était faite, fut tout embarrassé quand il s'agit de la communiquer à sa mère.

Sa conscience, il faut le reconnaître, ne lui montrait là rien qui fût mal. Cette conscience n'était point encore éveillée. Sans doute il sentait vaguement que l'argent

qu'il devait à Sacchard pesait un peu sur sa facilité à accepter : mais au fond, avec son ignorance de ce que valait l'argent et surtout de ce que valait l'amour, il n'apercevait rien dans tout cela qui fut répréhensible. Et malgré tout, il était gêné pour aborder la question...

Le matin, il eut l'envie de parler à Mme Brissey en l'embrassant au réveil. Il n'osa pas, il attendit le soir. A la lueur d'une chandelle, elle terminait avant d'aller se coucher une paire de bas de laine pour la vieille Miju qui n'y voyait plus clair à tricoter, ayant cent ans moins dix-sept jours. Il ramassa un peloton de laine tombé par terre et brusquement prit son courage à deux mains...

— Ma mère, dit-il, en parlant vite, vous opposeriez-vous à ce que je me marie ?

— Nullement, fit-elle à demi souriante. Et la fiancée ?

— On m'avait parlé de Mlle Sacchard...

— Cette rousse affreuse ?...

Pierre ne répondit rien.

— Vous l'aimez?

Pierre ne savait pas mentir.

— Mon Dieu non ! murmura-t-il.

— Alors c'est la bonne réputation du père qui vous a séduit ?

— Sacchard est très-riche, objecta Pierre qui, par certains côtés, était un enfant de la nature. Il veut, dit-il, rebâtir Trémolin...

— Mon cher enfant, Trémolin a été bâti vers l'an 1200 par des gens qui n'auraient pas voulu de Sacchard pour détacher leurs éperons. Il aurait été rebâti, si je l'eusse voulu, par un colonel de l'Empire qui valait par le courage les chevaliers de l'an 1200. Ainsi ne parlons plus de ces vieux moellons ; tâchons seulement que notre honneur survive à ces pierres inertes... Vous n'aimez point cette fille... Savez-vous ce qu'on vous propose, c'est un marché... On vous demande tout simplement de vous vendre... Vous n'avez point pourtant de bouchon de paille au cou, que je sache...

Pierre, tout ému, restait immobile.

— On vous dira que mon refus est un

acté d'orgueil, mais le nom que vous portez atteste le contraire ; vous aimeriez la plus humble des filles de ferme que, je le jure devant le Christ, j'irais vous la chercher et mettrais votre main dans la sienne. Mais vous n'aimez pas M^lle^ Sacchard et moi j'aimais votre père... il était pauvre d'ailleurs, et Sacchard, dit-on, est insolemment riche. Ne vous vendez pas, ajouta-t-elle, en s'animant à la pensée que son sang fut un objet de trafic et échangé contre des écus.

— Ne vous irritez point, je vous en conjure, supplia Pierre, navré d'avoir vu pour la première fois sa mère en colère contre lui, Sacchard m'a rendu quelques services... et...

— Encore des dettes de jeu, dit-elle, vous avez manqué à votre promesse. Enfin, on les payera encore... Combien est-ce ?

— Mais... rien du tout... se hâta de répondre Pierre, épouvanté du total formidable qu'il faudrait avouer, se sentant face à face avec la vie réelle. Ne vous occupez de rien.

Il embrassa sa mère tendrement.

Le lendemain il courut à Roanne rendre compte de l'entrevue à Sacchard. Celui-ci ne parut pas surpris outre mesure du résultat.

— Demain, dit-il, j'irai trouver moi-même madame votre mère. Je vous demande seulement de rester à la maison afin d'être là si, comme je l'espère, M^me^ Brissey, chan-

geant d'avis, avait à vous annoncer une résolution nouvelle.

Pierre promit, et tous deux se quittèrent en se serrant cordialement la main.

CHAPITRE VIII

Sacchard, pour se rendre à Trémolin était vêtu comme s'il eût dû avoir une entrevue avec M. Cunin-Gridaine, le ministre des Travaux publics d'alors.

Quand il se trouva dans la *grand'salle*, en tête à tête avec M^me^ Brissey, il s'assit carrément, décidé à dire tout ce qu'il avait à dire sans se presser.

— M. Pierre m'a fait part d'un projet en

l'air, dit madame Brissey qui, au contraire, avait hâte d'abréger l'entretien : c'est sans doute à ce sujet que vous venez ; je ne puis vous répéter que ce que j'ai répondu à mon fils.

— Écoutez-moi tranquillement, répondit Sacchard. J'ai pour vous le plus profond des respects, car vous êtes une femme admirable, et je ne puis croire que votre intelligence ne voie point les choses comme elles sont... Si je voulais que ma fille épousât un prince authentique, un duc qui mit sur ses voitures les armoiries les plus illustres, vous savez bien qu'en quinze jours je l'aurais mariée à Paris... Ce n'est donc point une alliance avec la noblesse à laquelle je demande une satisfaction de vani-

té, puisqu'en fait M. Pierre Brissoy n'est pas plus noble que M. Sacchard... Et cependant je tiens vivement à ce mariage, parce que j'aime mon vieux Forez, parce qu'il me plairait de voir renaître de ses ruines, grâce à moi, ce Trémolin où mes pères ont été domestiques... Vous voyez qu'il n'est pas possible d'être plus sincère et moins diplomate que je ne le suis.

— C'est très-bien à vous cette loyauté, fit Mme Brissey, qui avait écouté distraitement d'abord, attentivement ensuite. Vous reconnaîtrez donc avec moi que c'est un marché dont il est question.

— Un marché, non, une alliance entre le passé et le présent... Ne vous y trompez pas, c'est le bonheur de votre fils, c'est son

honneur même qui est en cause. Il n'est pas trempé comme vous. Riche, il sera ce qu'il est nativement, le plus chevaleresque, le plus honnête et le meilleur des hommes. Pauvre, il tournera mal...

Mme Brissey avait froncé le sourcil.

— Je sais que mon fils vous doit encore quelque petite chose, mais enfin...

— Quelque petite chose, murmura Sacchard. Il me doit dix mille francs !

— Dix mille francs ! exclama Mme Brissey terrifiée, malgré sa force d'âme, de l'énormité de ce chiffre... Dix mille francs, ce n'est pas vrai...

— Voici le reçu général, fit Sacchard ; mais ne vous emportez point, comme il y a quelques mois.

Mme Brissey avait arraché le reçu des mains de Sacchard, stupéfait d'abord de cette violence.

Elle reconnut l'écriture de son fils.

— Vous lui avez réellement prêté tout cet argent ?

— Je le lui ai prêté ; mais je me tue à vous dire que cela ne compte pas, puisqu'il est mineur...

— Pierre ! Pierre ! criait Mme Brissey, qui s'était élancée au dehors à la recherche de son fils qu'elle avait aperçu quelques instants avant l'arrivée de Sacchard.

Pierre accourut à l'entrée du jardin.

— Vous avez réellement signé ce reçu ?

— Oui, dit Pierre, devenu blême.

Mme Brissey rentra dans la grande salle et tendit le reçu à Sacchard.

— Je vous répète que cela, pour moi, n'est qu'un chiffon de papier... Votre fils est mineur et le Code, comme je vous l'ai dit à satiété...

— Est-ce que je le connais, votre Code? s'écria Mme Brissey.

Et enlevant de nouveau le reçu des mains de Sacchard, elle saisit une plume, et avec un paraphe énorme elle mit sa signature à côté de celle de son fils.

— Cette pièce est-elle valable maintenant? demanda-t-elle.

— Mais enfin... dit Sacchard.

— En voilà assez, interrompit-elle, et,

plus énergique qu'à la première entrevue, elle montrait la porte.

— Vous l'aurez voulu, cria sur le seuil Sacchard, qui s'était redressé... Je poursuivrai...

— Demain, dit-elle, je mettrai moi-même les affiches à Trémolin... vous l'achèterez si vous voulez... Il vaut mieux vendre les pierres que les hommes...

CHAPITRE IX

IX

Quand M^me^ Brissey fut seule, elle courut vivement à la porte, la ferma, et fondit en larmes...

Elle allait donc s'écrouler la vieille demeure où avaient vécu les ancêtres ! Ces lambeaux d'une terre qui était plus que la terre natale, qui était la terre familiale, la Patrie, c'est-à-dire le bien des pères, allaient être conquis par ce monde nouveau qu'elle n'avait point consenti à reconnaître.

Insensible à ce qui était le désastre matériel, la misère, peut-être, elle s'interrogeait anxieusement et faisait son examen de conscience, pour savoir au juste la part de responsabilité qui lui revenait dans cette catastrophe.

— Je l'ai mal élevé, murmurait-elle en pensant, sans colère, à son fils. Cette vie des champs me semblait si douce à regarder que je croyais qu'il s'y plairait ; elle me semblait si dure aussi à pratiquer que j'ai voulu lui épargner le rude travail qui l'eût sauvé.

Ainsi s'accusait elle-même cette belle âme condamnée à être imparfaite comme tout ce qui est ici bas. En dépit de la haute raison qui s'alliait chez elle à un si grand

cœur, elle avait oublié cette loi que si l'homme est fait pour le travail, le travail est fait pour l'homme, elle n'avait pas compris que, sans cet élément essentiel, l'homme se corrompt fatalement et s'abandonne à l'agitation stérile de quelque passion qui est pour son être inoccupé comme la tromperie et l'illusion du labeur.

Mère, elle avait été faible. Vaillante pour elle-même, elle avait été paresseuse pour autrui, elle n'avait pas imposé le travail à son fils et par cette immense lacune, elle avait tout compromis ; elle croyait par quelques pratiques religieuses avoir donné Dieu à son enfant et ne le lui avait donné qu'incomplétement. Croire n'est rien, il faut agir...

Jamais, il ne lui vint à la pensée en cette heure horrible, qu'elle put seulement regretter d'avoir repoussé la proposition de Sacchard.

Pierre, éperdu, était venu deux ou trois fois frapper à la porte.

La porte ne s'était pas ouverte.

— Priez M. Pierre de me laisser seule, avait dit Mme Brissey à la vieille Gothon.

Pour la première fois de sa vie Pierre s'assit seul à table. Quand le soir vint, il se mit à errer comme une âme en peine et, irrésistiblement, il se sentait toujours ramené vers cette salle où il devinait ce que sa mère devait souffrir. Une autre aussi rôdait là, flairant comme un chien le malheur qu'il sentait planer sur cette maison. Ce

fut comme un chien aussi qu'il fut chassé.

— Va-t'en ! Fafernou, va-t'en ! cria Pierre, quand, pour la troisième fois, il rencontra le *Muet* dans sa promenade.

— Soyez indulgent pour les autres, Pierre, dit Mme Brissey, en entr'ouvrant la porte, et entrez, j'ai besoin de causer avec vous.

Quand il vit la porte s'entr'ouvrir, Pierre eut comme un tremblement nerveux. En entrant, il se précipita aux genoux de sa mère.

Mme Brissey avait vite réagi contre cette crise passagère. Elle était plus calme que jamais. Sa voix jamais n'avait résonné plus harmonieuse et plus suave.

— Je vous pardonne... et j'espère que

demain vous irez demander à Dieu le suprême pardon... Maintenant, asseyez-vous en face de moi, et occupons-nous d'affaires sérieuses. Vous devez dix mille francs à Sacchard, il faut le payer avant tout... Villette est hypothéqué pour cinquante mille francs ; il ne sera pas, je le crains, vendu ce prix-là. Il faut vendre Trémolin...

Les larmes vinrent aux yeux de Pierre.

— Pas d'attendrissement inutile, dit-elle Tâchez d'être un homme, à partir d'aujourd'hui.

— Et vous, ma mère?

— Il fallait vous occuper de moi plus tôt.

Et, comme elle sentait l'amertume de cette parole, elle ajouta :

— Il y a longtemps que ma vieille cousine, la supérieure des Ursulines de Riom, m'écrit... Mon lit est fait là. Je ne vous demande seulement que d'exécuter, sans discours, ce que je m'en vais vous dire.

Pierre baissa la tête en signe d'obéissance.

— Demain, reprit-elle, vous sellerez la *Grise* dès l'aube et vous irez trouver à Saint-Julien M. Rémy, le juge de paix, auquel vous remettrez cette lettre. Il vous indiquera les formalités indispensables pour une vente rapide, et vous adressera à M. Blanchard, le notaire de Roanne, qui fera le nécessaire. Quant à vous, vous entrerez, si vous m'en croyez, à l'église de Saint-Julien, qu'un de vos ancêtres a bâtie,

vous y ferez votre prière, et en arrivant à Roanne vous vous informerez du jour où vous pourrez vous engager... Maintenant, mon fils, j'ai bien sommeil... et je vais me coucher.

Pierre s'agenouilla une seconde fois, Mme Brissey leva la main pour le bénir...

Derrière Pierre Brissey quelqu'un s'était agenouillé.

— Ah çà ! est-ce que tu veux être mon fils, toi aussi, fit-elle, trouvant la force de sourire dans l'atroce douleur qui l'étreignait au cœur, et doucement elle donna au *Muet* une petite tape sur la joue...

CHAPITRE X

X

On devine le bruit que fit dans le pays la nouvelle de la vente de Trémolin. Ces petites situations provinciales qui, parfois, se tiennent en équilibre pendant des siècles, protégées par une estime et un bon vouloir général, s'effondrent entièrement dès que les hommes de loi s'en mêlent.

Des créances qui dormaient se réveillèrent soudain, des questions litigieuses

reparurent et le papier timbré arriva par rames.

Tandis que les paysans venaient regarder avec stupéfaction les affiches vertes apposées sur le vieux manoir, la petite bourgeoisie s'entretenait des chances que présentait la vente et du conflit qui s'était élevé entre le docteur Brissey et Sacchard.

— Je l'avais bien dit, s'était écrié Brissey, en apprenant la catastrophe.

Et, se frottant les mains fièvreusement, il comptait réaliser son rêve et mettre enfin dans la *grand'salle* ces pourceaux dont il parlait toujours.

Sacchard n'entendait pas les choses de cette façon.

Exaspéré par l'accueil que lui avait fait

Mme Brissey, ou plutôt froissé dans son bon sens qu'on eût refusé ses propositions si conciliantes, Sacchard avait poursuivi, mais il comptait bien que si Trémolin était vendu, ce serait lui qui l'achèterait. Il avait vu tant de fois les entêtements et les préjugés capituler devant le capital, qu'il ne désespérait pas d'arriver à son but...

Sacchard avait été sincère quand il avait parlé de son attachement à son Forez. Il rêvait s'attacher matériellement au sol, au passé, à la gloire de l'antique province, bien plus qu'il ne poursuivait la puérile satisfaction d'humilier par son argent une famille noble. La pensée de ce mariage n'était point exclusivement chez lui une pensée d'orgueil, c'était à ses yeux une idée juste,

et il était convaincu qu'elle se réaliserait quand même. Aussi avait-il envoyé promener le docteur Brissey et ses offres de transaction.

— Nous nous reverrons aux enchères, mon vieux, avait-il dit, et le docteur qui savait quelle était l'obstination de son ancien associé avait compris que la victoire lui coûterait cher.

Tandis que s'agitaient autour d'elle toutes ces convoitises, toutes ces passions, tous ces calculs, la dame de Trémolin était plus admirable que jamais dans sa bienveillante sérénité. Elle n'avait point à subir de la part des paysans ces questions importunes, ces condoléances cruelles particulières aux habitants des villes. Deux ou trois fois, quel-

que paysanne dont elle avait guéri le mari ou l'enfant s'était jetée à ses pieds en pleurant, et, avec une familiarité respectueuse avait offert son petit trésor, les vieux sous conservés dans les bas ou cachés au fond du pot de grès... La dame de Trémolin avait embrassé ces braves gens, sachant bien quel était le prix de ce qu'ils offraient, la valeur idéale de cette épargne de tant d'années sacrifiée d'un si bon cœur...

M^me^ Brissey avait trouvé dans le juge de paix, M. Remy, le plus fidèle et le meilleur des amis. Lui aussi avait subi le charme de cette nature si vaillante et si tendre, et s'était constitué l'homme d'affaires de la dame de Trémolin. Il avait aplani, autant

qu'il était en son pouvoir, toutes les difficultés, épargné à cette âme d'élite ces complications légales auxquelles elle ne comprenait rien.

Le brave homme avait même, comme il arrive, causé, par excès de zèle, un chagrin de plus à celle pour laquelle il eût donné sa fortune s'il en avait eu.

— Je crois que j'ai trouvé un moyen d'arranger tout, avait-il dit un jour. Vous verrez, avait-il ajouté, tandis que toute souriante M^me^ Brissey se reprenait un peu à l'espérance.

Huit jours après, on avait vu arriver à Trémolin des individus à mines singulières qui se présentaient de la part de M. Remy et demandaient à visiter la *grand'salle*.

Mme Brissey les introduisit là et les surprit touchant à tout, remuant de leurs mains indiscrètes les médaillons de famille, développant les éventails peints par Watteau. Bientôt ils demandèrent à visiter les tiroirs dans lesquels ils flairaient quelque objet curieux.

— Vous en avez pour de l'argent ? fit l'un d'eux.

Mme Brissey ne répondit pas.

— C'est à vendre comme le reste ? interrogea un autre.

— Non, dit-elle.

— M. Remy nous avait parlé...

— M. Remy s'est trompé... et brusquement elle congédia les visiteurs...

Quand ils furent partis, elle eut comme

une attaque de nerfs. Cette visite avait rouvert la plaie sanglante. Pour la première fois, elle songeait que ces mille souvenirs qu'elle aimait tant allaient être dispersés peut-être, eux aussi. Ce détail la navrait plus que l'écroulement général. Elle qui était menacée de n'avoir ni feu ni lieu pleurait à la pensée qu'on allait lui enlever ces riens, et elle s'attristait de cette fatalité qui voulait que cet ami si bon fût justement pour elle l'instrument d'un chagrin affreux.

L'initiative de M. Remy était en effet, en ce sens, une initiative funeste. Quel que pût être le résultat de la vente, ces objets fussent restés à la dame de Trémolin, car à ce moment, la fureur du bibelot, qui

naissait seulement à Paris, n'avait point pénétré dans les campagnes. En écrivant à Paris, M. Remy avait commis une faute irréparable.

Les commis-voyageurs de Remonencq et de Sullivan étaient bien résolus à ne point renoncer à une si riche proie. Mme Brissey avait refusé de les recevoir à une seconde visite ; mais ils s'étaient installés à l'auberge de l'*Etoile d'Or*, en attendant la vente, et de là ils rayonnaient dans le pays, recueillant des merveilles, ici et là, dans cette contrée inexplorée encore à cette époque, achetant une vieille tapisserie qui servait de bâche à un voiturier, un bas-relief de Della Robbia, rapporté d'Italie par d'Urfé, et sur lequel on mettait le linge sécher.

Mme Brissey ne fit jamais sentir au juge de paix la douleur que lui avait causée ce zèle inspiré par une sincère amitié et une ignorance absolue de ce que pouvait représenter de poésie un tableau ou un bahut...

Une fois sortie de cette crise dernière, cette âme entra de plus en plus dans la résignation. Il fallait d'ailleurs que la dame de Trémolin cachât ses chagrins pour mettre un peu de calme dans l'esprit de ceux qui l'entouraient.

Pierre Brissey n'avait point prononcé une parole depuis sa dernière entrevue avec sa mère quand, un soir, Mme Brissey l'entendit brûler plusieurs capsules et essayer les chiens de son fusil avant de sortir. Epou-

vantée et devinant d'instinct qu'il n'allait point tirer les oiseaux de nuit, elle courut après lui et releva par sa parole cet être plié sous le poids de fautes légères pour d'autres, épouvantables par les conséquences que ces fautes avaient eues pour les siens.

Pierre jura devant Dieu d'être un homme c'est-à-dire de ne pas se tuer comme un lâche, et depuis lors Mme Brissey était tranquille.

Elle voyait approcher le moment où, la dernière signature donnée, Pierre rejoindrait le régiment dans lequel il s'était engagé. Elle se montrait affable pour lui comme si rien ne se fût passé, mais les occasions étaient rares où ils se trouvaient en pré-

sence. Du matin au soir, Pierre errait par les bois, il allait dans ces solitudes, s'enfonçant le reproche au cœur, retournant ses remords dans sa conscience comme on retourne un poignard dans une plaie, pour se sentir souffrir davantage, tantôt découragé et pleurant, tantôt farouche et lançant aux échos de vagues paroles...

L'agitation du *Muet* contrastait avec la prostration de Pierre Brissey.

De tous les hôtes de Trémolin, celui-là était certainement celui qui ressentait le plus vivement la catastrophe. Il semblait comme fou à la pensée que cette maison, qui était devenue la sienne, allait s'abattre sur lui. Il y avait en lui de l'inquiétude de certains animaux qui devinent que le toit

qui les protége est prêt à s'effondrer ; il y avait aussi de la tristesse plus noble du serviteur qui s'afflige du malheur arrivé à ses maîtres. Ces sentiments divers présentaient chez cet être incomplet je ne sais quoi de fébrile, d'incohérent, de bizarre dans leurs manifestations. Il emplissait cette demeure de ses trépidations, de ses paroles inarticulées, de son mouvement incessant et bruyant...

Ce qui stupéfiait ce pauvre Fafernou, c'était de voir ces maudits papiers timbrés qui l'avaient accueilli si rudement dans la vie, l'arracher encore au bonheur qu'il avait trouvé après tant de souffrances... Il se glissait près de la table à ouvrage de M^me^ Brissey pour les prendre, les remuer entre ses

doigts, s'efforcer de comprendre ce qu'ils signifiaient. Invisible et présent, il était toujours en tiers dans les conversations de M. Remy et de la dame de Trémolin. Quand il la voyait seule et réfléchissant, il s'approchait doucement et venait lui baiser la main, puis, une minute après, on l'entendait gambader avec un vacarme infernal... Tout visiteur arrivant à Trémolin était sûr de trouver au bord du chemin le *Muet* qui, le regardant, la bouche ouverte et les yeux interrogateurs, semblait lui dire : Eh bien, est-ce arrangé ?

CHAPITRE XI

XI

Impassible, en apparence, la dame de Trémolin n'en continuait pas moins sa vie d'autrefois. Elle avait jeté le grain dans cette terre, elle poussait la charrue sans se demander pour quel possesseur se dresseraient au soleil d'été les épis dorés. Elle chérissait plus que jamais cette existence que peut-être elle serait contrainte de quitter bientôt, et sa parole se faisait plus affectueuse

pour tous ces animaux, dociles collaborateurs de l'homme, alliés infatigables et résignés que chaque jour qui naît trouve prêts au travail. Quand une amertume trop vive l'étreignait au cœur, elle regardait ces bêtes aux naseaux fumants aidant à ouvrir le sol fertile, elle les caressait de la main et s'arrêtait une minute pour reprendre courage.

Un matin de mai, vers sept heures, elle entendit le galop d'un cheval qui s'arrêtait devant Trémolin et à travers les guérets elle vit accourir à elle tout en nage, bouleversé, joyeux presque, le juge de paix.

— Le docteur Brissey est mort ! lui cria celui-ci du plus loin qu'il l'aperçut.

— Mort ! si vite ? interrogea-t-elle.

— Il a été assassiné cette nuit, reprit M. Remy.

— Assassiné ! comment ! demanda Mme Brissey, toute troublée.

— Marianne, la bonne, en entrant au petit jour dans la chambre, a trouvé son maître mort. On m'a appelé tout de suite. J'ai rencontré en chemin Bonnassieux, l'officier de santé et l'ai amené avec moi ; il a constaté des marques de strangulation. Le juge d'instruction vient d'arriver. C'est un crime épouvantable... Enfin il faut prendre vos mesures comme héritiers. Où est M. Pierre ?

— Chez lui, sans doute. Venez...

Mme Brissey et le juge de paix montèrent à la chambre qu'occupait Pierre, dans un petit pavillon attenant à la ferme.

Ils entrèrent. La chambre était vide.

— Est-ce qu'il est déjà sorti ? demanda Remy.

— Non, certes...

M. Remy regarda le lit qui n'était pas défait.

Une pensée horrible, précise, aiguë comme un coup de couteau, venait de frapper le juge de paix. Il pâlit horriblement.

— Cela vous contrarie bien de ne pas trouver Pierre ? demanda Mme Brissey.

— Oui, c'est ennuyeux.

Mme Brissey appela Gothon. Gothon n'avait point refait le lit et assura que M. Pierre n'était point rentré coucher. Personne, du reste, à Trémolin ne l'avait vu depuis la veille, à huit heures du soir.

— Envoyez-le-moi tout de suite, dit M. Remy en s'éloignant.

Quand M. Remy eut fait un kilomètre, il s'arrêta. Il était à l'endroit dit la Cressonnière, et ce lieu rustique et charmant assista à un des plus terribles combats qui se soient livrés dans une conscience humaine.

Le cheval buvait l'eau claire qui glissait sur un tapis de cresson lavé incessamment par cette source ; l'homme pensait...

Il était agité d'un pressentiment sinistre. Il se sentait maître encore pour un instant d'épargner une douleur affreuse à une femme qui était une sainte. D'un autre côté, sa conscience de magistrat lui défen-

dait de conseiller un mensonge. Un moment il retourna son cheval du côté de Trémolin, puis brusquement il revint sur ses pas et arriva bride abattue à Saint-Julien.

Quand M. Remy entra sur la place, les événements avaient marché ; il n'était plus l'arbitre de la situation.

Déjà une sourde rumeur circulait, accusant confusément Pierre Brissey. Tout le monde savait qu'il n'y avait pas de testament, et l'opportunité de cette mort, qui donnait cinq millions à des gens menacés d'être chassés de leur ferme, semblait crier la culpabilité. On n'ignorait pas que le docteur Brissey ne recevait personne. Il fallait, pour avoir pu pénétrer chez lui, avoir

invoqué un prétexte, un nom, un motif plausible.

Les Minet jeune et les Minet Bernard, installés dans la maison, poussaient des gémissements lamentables et accusaient nettement Pierre Brissey, le seul qui eût intérêt au crime. Ils avaient appris déjà que Pierre n'avait pas couché chez lui la nuit précédente, et ils ne se gênaient point pour tirer de ce fait les conclusions les plus accablantes...

Au moment où M. Remy pénétra près du juge d'instruction, arrivé de Montbrison depuis deux heures, et en train de poursuivre son enquête, la conviction de ce magistrat était formée. Il connaissait les liens d'amitié qui unissaient le juge de paix à

Mme Brissey ; lui-même, quoique nouveau dans le pays, avait déjà entendu parler de cette femme admirable. Ce fut avec une véritable tristesse qu'il fit part à M. Remy du résultat de l'enquête que le juge de paix n'avait fait que commencer.

— Tenez, lui dit-il, le coffre-fort est tout ouvert et on n'a pas pris un centime. Le docteur Brissey avait un ordre minutieux et tenait registre de toutes les sommes qu'il recevait ; on n'a pas touché un sou aux cent mille francs qu'il avait retirés de chez le notaire il y a deux jours, et on n'avait pourtant qu'à tendre la main... Ce ne sont donc point des malfaiteurs ordinaires qui ont fait le coup. D'ailleurs, voici une révélation écrasante, une assignation et un com-

mandement adressés à Mme Brissey et à M. Pierre Brissey, solidairement responsables... Je signe le mandat d'amener ; peut-être, ajouta-t-il, en voyant des larmes rouler dans les yeux de M. Remy, Pierre Brissey prouvera-t-il un alibi. En tous cas, il faut qu'il soit interrogé, car les présomptions sont graves...

Pierre Brissey n'était rentré que bien longtemps après la visite de M. Remy.

— D'où viens-tu ? lui demanda sa mère, qui l'attendait anxieuse.

— Mais... de me promener, dit-il.

— Tu as rencontré quelqu'un, interrogea-t-elle, sans penser à rien de précis, mais vaguement tourmentée.

— Non, personne, heureusement, chère

maman, je suis si triste que j'évite la vue de tout le monde.

À ce moment, des tricornes bordés d'argent apparurent dans la cour...

Un peu embarrassé, un peu attristé, un peu mal à l'aise, le brigadier n'en alla pas moins droit à Pierre Brissey...

— Au nom de la loi, je vous arrête !

— Et pourquoi ? demanda Pierre.

— Vous êtes accusé d'assassinat sur la personne de votre oncle, M. Raymond Brissey...

— Il est donc mort... il a donc été assassiné, balbutia Pierre.

— Paraît, monsieur, dit le brigadier.

En une minute Mme Brissey eut comme une soudaine vision de la réalité. La pensée d'un Trémolin emmené par les gendarmes lui fit monter au cerveau et au cœur le sang ardent de sa race. Elle oublia qu'elle était chrétienne et n'eut plus qu'une idée, éviter le déshonneur...

— Vous permettez que je fasse mes adieux à mon fils, dit-elle d'un ton devenu subitement paisible, après un instant de contraction nerveuse.

— Mais, comment donc..... C'est quasiment un malentendu, fit le soldat.

Mme de Trémolin attira vivement son fils dans la grande salle, et prenant dans un

coin le fusil qui était resté chargé depuis le soir où elle le lui avait arraché, elle le lui tendit...

— Si vous êtes coupable, murmura-t-elle, vous savez ce qui vous reste à faire.

A peine eut-elle prononcé ce mot inspiré par le sentiment de l'honneur humain, qu'elle se souvint qu'elle était chrétienne elle arrêta son fils qui déjà avait saisi le fusil.

— Non, non dit-elle, si vous êtes coupable, vous devez subir le châtiment, mais elle s'était méprise sur les intentions de son fils.

— Je suis innocent, s'écria Pierre, et jetant violemment le fusil qui s'alla briser à

l'autre extrémité de la pièce, il rouvrit la porte.

— Quand vous voudrez, messieurs, dit-il en s'adressant aux gendarmes...

CHAPITRE XII

XII

Deux jours avant l'ouverture de la session des assises, Montbrison, habituellement si endormi, présentait un mouvement inaccoutumé. On voyait arriver par troupes les gars du pays, les amis de Pierre, ses compagnons de jeux d'autrefois. Ceux-là ne pouvaient s'imaginer qu'il fût coupable ; la flétrissure qui menaçait un Trémolin semblait comme un affront fait à leur race, à

leurs traditions, au pays tout entier. Avant de se mettre en route, ils avaient ruminé longtemps cette histoire, tandis que les vieilles mères contaient les bienfaits de la dame et, mêlant le Passé au Présent, voulaient trouver, dans cet écroulement nouveau d'une famille illustre, le recommencement des temps maudits de Charret et de Javocque. Aussi une sourde fureur grondait dans les conversations ; la colère brillait dans tous les regards ; d'ardents propos se tenaient sur le gracieux boulevard de platanes qui entoure la ville. Ces colonnes humaines qui se succédaient et s'entassaient dans cette petite cité dégageaient comme des effluves d'orage. Aux premiers arrivés venaient s'en réunir d'autres. Les uns pas-

saient par la route de Feurs. Les autres, prenant par les coteaux, débouchaient en droite ligne sur la place. C'était sur les chemins un incessant va-et-vient d'hommes et de chevaux, de carrioles et de véhicules étranges.

Tout le pays se ressentait de cette animation extraordinaire. Pendant que les jeunes gens se rendaient à la ville avec une arrière-pensée de bataille, les femmes allaient à Dieu. Les petites églises de village ne désemplissaient pas et bien des cierges luisaient dans ces sanctuaires antiques aux voûtes ordinairement si sombres. Le cierge, ridicule aux yeux de quelques-uns, est une des plus touchantes manifestations des humbles. Ce cierge fumeux est une invoca-

tion à l'éternelle lumière, il a le sens des paroles de Gœthe mourant ; seulement il fait de cette aspiration humaine un hommage à Celui qui a prononcé le *Fiat lux*. Les paysannes qui allumaient ces cierges ne connaissaient ni Gœthe ni son appel dernier, et cependant, tandis qu'elles égrenaient le chapelet, pendant que se consumait le bout de cire, elles montaient, elles aussi, vers ce qui est supérieur, elles demandaient la clarté d'en haut pour ces beaux messieurs si savants qui allaient juger un de leurs semblables...

Le 1er août 1847, le jour où devait commencer le procès, la place qui s'étend devant le Palais de justice, était occupée dès huit heures du matin, par des multitudes

innombrables. Dans cette foule qui, à Paris, eût fait retentir sous le ciel d'étourdissantes rumeurs, régnait un silence relatif que troublait seulement de temps en temps un cri de ralliement rauque et sonore, qui retentissait comme s'il eût été répercuté par l'écho des montagnes.

— Ohé, les gens de la Chambas ! Les gars de Vollor à vous !

Ce silence, coupé par des appels stridents, était une cause d'effroi de plus. Des bruits inquiétants avaient commencé à courir par la ville. Un hôtelier avait trouvé sous l'enveloppe de paille qui, disait-on, enveloppait des plants d'arbres, des armes rouillées, il est vrai, mais qui, maniées par des mains vigoureuses, eussent pu jouer leur rôle

encore dans une bagarre. Quelques jeunes gens ne s'étaient point gênés pour apporter ostensiblement de vieilles carabines, des pistolets ramassés un peu partout et des fusils de chasse modernes, infiniment plus dangereux. Sans être alarmiste, on pouvait donc s'attendre à quelque chose, et rien n'était moins rassurant que l'aspect de cette place couverte de ces hommes résolus.

Les gars du Forez, en effet, n'ont point l'humeur impressionnable du Parisien toujours prêt à manifester contre l'autorité, mais, d'ordinaire, prenant ses jambes à son cou, dès que l'autorité fait mine de se fâcher. Ils sont tranquilles habituellement, mais quand on les touche au cœur, ils tapent et ils tapent bien...

Ils étaient là tous, rassemblés par une même pensée, dissemblables les uns des autres par les allures et par le type. Qui eût examiné ces individualités diverses eût trouvé là comme un abrégé des races multiples qui ont fini par constituer le Français. Quoi de plus différent que le Montbrisonnais qui descend, prétend-on, d'une colonie athénienne, et le Celte des environs de Noirétable, qui n'a point encore compris, on le dirait, la conquête des Gaules ? Celui-ci est joyeux, alerte, à l'aise. Celui-là, avec ses grands yeux naïfs, striés parfois de filaments rouges, semble chercher les forêts impénétrables au soleil, où couraient les élans et les rennes ; il a l'air de se demander s'il n'a point manqué le coche

de la vie et s'il n'est point en retard de trois mille ans...

Dans ces groupes, il eût été facile de se rendre compte de ces origines particulières, dont dix-huit siècles d'administration n'ont pu effacer les traces, en écoutant les gars échanger entre eux les sobriquets habituels à chaque pays. Les *Mangeurs de bouillie* des Salles riaient des *Gagas* de Saint-Etienne, et les *Ventres jaunes*, de Montbrison, criblaient de plaisanteries les *Bittors* de Thiers, ces *Mangeurs de chèvres*, dont la mine débile et la physionomie spirituelle contrastaient avec la haute stature et l'allure un peu primitive des paysans venus de l'Hermitage...

Parmi les groupes allaient et venaient des

personnages qui nous sont familiers : le père Vanité, murmurant son éternel *Vanitas vanitatum ;* le *Muet*, courant de l'un à l'autre, commençant avec ses doigts vingt discours auxquels nul ne prêtait attention, navrant et comique si quelque chose eût pu faire rire dans d'aussi pénibles circonstances. Le fait est que tous étaient plus tentés de plaindre ce malheureux Fafernou que de se gausser de lui. On savait l'affection qu'il avait pour son maître, et cette affection se lisait dans ces traits si enfantins jadis, maintenant contractés et presque méconnaissables...

La foule, immobile et paisible quelque temps, commença à frémir quand l'heure de l'ouverture de l'audience approcha. Les

gendarmes qui essayèrent de déblayer l'accès de la place furent maltraités. Des coups de poing tombèrent sur eux, et ces braves gens se virent obligés de mettre le sabre à la main.

A ce moment, apparut sur la place une compagnie d'infanterie, que le président des assises, M. Maisonneuve, avait fait demander.

L'ordre se rétablit, et les groupes, sans cesser d'être compacts, perdirent un peu de leur attitude hostile.

On devait prévoir, d'ailleurs, qu'avec M. Maisonneuve, le désordre dans la salle d'audience ou aux alentours ne serait pas toléré une minute. Une fermeté inexorable s'alliait chez lui à une bonté très-réelle, et ces quali-

tés avaient décidé le ministre de la Justice à insister pour qu'il acceptât la présidence de cette session des assises, présidence qu'il avait refusée d'abord pour les plus légitimes motifs. Mme Maisonneuve, née de Lansac, se rattachait par quelques liens très-lointains à la famille des Trémolin. Sans connaître Mme Brissey, elle avait pour elle une vénération sans bornes que le magistrat partageait, et elle avait supplié son mari de refuser l'honneur de conduire un tel procès. Sans que rien eût transpiré de la pensée du magistrat, elle pressentait peut-être la pensée de l'homme. Elle connaissait l'inflexibilité avec laquelle M. Maisonneuve accomplissait ce qui lui paraissait le Devoir : elle devinait, avec son instinct de femme, que

le président d'assises serait d'autant plus rude, que certaines sympathies semblaient l'incliner à être bienveillant.

Grâce aux mesures prises par M. Maisonneuve, l'entrée de la salle d'audience fut sévèrement gardée. Bien avant dix heures, elle était pleine.

Vers dix heures moins le quart, un tumulte formidable s'éleva du côté de la place que Pierre Brissey traversait pour se rendre de la prison au prétoire. La foule oscilla vers lui dans un mouvement irrésistible, vite contenu par la troupe. Les chapeaux s'agitèrent en l'air, des cris d'encouragement, des bonjours, sortirent de toutes les poitrines. Pierre, très-calme, beaucoup moins pâle en cette circonstance terrible

que lorsque l'agitait une légère émotion, sourit à la foule et, sans hâter ni ralentir le pas, entra au Palais de justice.

Quelques minutes après Mme Brissey traversait la place, elle aussi, et l'on contempla alors un spectacle plus émouvant que l'accueil bruyant fait à Pierre Brissey, Toutes les têtes étaient découvertes dans une sorte d'hommage unanime. Un respect immense planait sur tout ce peuple assemblé, tandis que cette femme passait, vêtue de noir, vieillie, belle encore, plus majestueuse que jamais. Pas un mot ne s'entendit, pas un cri de sympathie n'osa s'affirmer et, sentant cette femme si simplement mise, escortée par tant d'affections, l'officier qui commandait le détachement fit, d'un geste,

écarter ces hommes devant elle... Elle entra dans cette salle emplie jusqu'aux bords sans que personne lui fît un moment obstacle.

M. Maisonneuve se leva à demi sur son siége, salua, et dit à voix basse à l'huissier de porter un fauteuil du côté où Mme Brissey s'était assise à l'écart.

La présence de cette mère semblait prêter comme une grandeur de plus à ce drame auquel servaient d'orchestre ces multitudes du dehors, tour à tour silencieuses et mugissantes, tantôt résignées d'avance à l'arrêt qui devait sortir de cette salle, tantôt ayant, avec leurs murmures indistincts, comme des accents de protestation et de révolte...

Quand les formalités indispensables furent terminées et qu'on eut, au milieu d'une morne attention, donné lecture de l'acte d'accusation, écrasant pour l'accusé, le président procéda à l'interrogatoire de Pierre-Brissey.

— Vous savez quelle est l'accusation qui pèse sur vous ?

— Oui, monsieur le président.

— Vous persistez dans le système de dénégations où vous vous êtes renfermé devant le juge d'instruction ?

— J'ai dit la vérité au juge d'instruction, je la répète devant vous. Je n'ai appris l'assassinat du docteur Brissey qu'au moment de mon arrestation.

— Quel a été l'emploi de votre temps

pendant la nuit qui a précédé le crime?

— Je me suis promené dans les bois.

— Accusé, dit d'un ton très-sévère M. de Maisonneuve, vous vous méprenez, je crois, sur vos propres intérêts. La naïveté de vos réponses prouve que vous n'êtes point de ces criminels qui méditent, avant d'accomplir leur crime, les moyens d'échapper à une juste repression. Un aveu sincère vous mériterait quelque indulgence. Réfléchissez!

— Je vous ai dit la vérité.

— Ainsi, tandis que votre famille était en proie au désespoir, par suite de votre conduite sur laquelle nous aurons à revenir tout à l'heure, vous aviez le cœur d'aller vous promener...

— Monsieur le président, répondit Pierre

Brissey d'une voix très-calme, très-égale, presque chantante, vous vous trompez peut-être sur le sens que vous attribuez au mot promenade. J'avais commis des fautes très-graves dont je demande pardon à Dieu et à ma mère. J'avais ruiné les miens... Le suicide m'apparaissait comme une délivrance, un repos, un bienfaisant sommeil. Ce suicide, ma mère me l'a défendu, Dieu le défend, vous-même me l'auriez défendu... Eh bien, j'ai vécu, j'ai supporté de vivre et pour ne pas avoir devant les yeux le spectacle de cette maison que mes fautes avaient perdue, j'allais me promener dans les bois.

— Accusé, demanda M. Maisonneuve, n'auriez-vous pas lu de mauvais romans ?

Pierre Brissey hésita un moment comme

s'il ne comprenait pas bien la question.

— Enfin, quelles étaient vos lectures habituelles? Quelles sont les derniers livres qui se soient trouvés entre vos mains?...

— Mais... *Paul et Virginie*, *René*, les *Natchez*... et *Mon ami Piffard*, de M. Paul de Kock, qui m'a été donné dans un hôtel de Roanne, une nuit que j'avais mal aux dents et que je ne pouvais dormir.

— Passons... Vous étiez joueur?...

— J'ai joué beaucoup, effectivement.

— Vous avez sacrifié l'humble fortune de votre mère à cette fatale passion?...

— Oui, monsieur le président.

— Vos mœurs sont pures?

— Ma mère, n'eut toléré aucun désordre.

— Votre mère, hélas ! n'a été que trop faible pour vos vices de joueur.

— Il ne s'agissait que d'argent...

— Ainsi les rumeurs vagues qui ont circulé et qui prétendaient que vous cachiez l'emploi de votre nuit pour ne pas divulguer une intrigue sont mensongères ?

— Absolument... C'est une infamie !...

— Voici un mot bien violent, accusé, à côté de l'accusation qui pèse sur vous... et de la conduite que vous avez menée...

— Je retire le mot, si vous le désirez, monsieur le président, mais j'oppose une dénégation formelle aux faits auxquels vous faites allusion. Ma mère m'a pardonné d'avoir perdu au jeu sa fortune et la mienne, elle ne m'eût point pardonné d'avoir volé

l'honneur d'un homme ou d'avoir corrompu une jeune fille quelle qu'elle fût.

— Ainsi, vous persistez à soutenir que vous êtes étranger à l'assassinat du docteur Brissey ?

— J'affirme encore une fois que je n'ai appris l'événement qu'au moment de mon arrestation...

— D'après votre système, vous vous seriez promené dans les bois pendant toute la nuit du crime, et, parti à neuf heures du soir, vous ne seriez rentré qu'à huit heures du matin... Accusé, c'est bien invraisemblable. Vous n'avez croisé aucun habitant du pays ?

— Les bois qui entourent Trémolin sont des bois absolument déserts. Que voulez-vous qui rôde par là la nuit, si ce n'est un

braconnier qui tâche de ne pas être vu ou un malheureux qui désire ne voir personne ?

— Qu'est-ce que vous avez pu faire toute une nuit ?

— J'ai été jusqu'au rocher de la Mule, au lieu où sont des ruines celtiques. J'ai réfléchi, j'ai pensé au gouffre que j'avais creusé par ma passion pour le jeu. J'ai regardé l'étang qui scintillait sous la lune et, songeant à part moi, que je ne pouvais rien pour réparer le mal que j'avais causé, je me suis dit que si le Christ n'avait pas été mis en croix pour les hommes, il serait doux de s'attacher une pierre au cou et de mourir là parmi les nénufars blancs et les ajoncs. Puis j'ai repris le chemin de Trémolin, l'aube naissante tremblait au ciel, elle

colorait la petite statue de la Vierge qui est là entre deux chênes... J'ai prié, si vous voulez tout savoir, j'ai pleuré, cela m'a fait du bien, et puis, lassé de ma course, je me suis couché sur l'herbe et j'ai dormi jusqu'au grand jour...

— Vous êtes d'une rare violence de caractère.

— Je ne crois pas...

— Si... Tout jeune vous avez brisé deux côtes à un de vos maîtres... et pour un motif bien futile...

— Je me rappelle vaguement... j'étais tout petit... j'ai eu tort.

Un des jurés demanda au président quel avait été le mobile exact de cette acte de sauvagerie.

— Messieurs les jurés, dit le président, c'était à propos d'un papillon que l'accusé s'obstinait à poursuivre en sortant des rangs...

— Accusé, ajouta M. Maisonneuve, comment expliquez-vous, d'après votre système, qu'on ait trouvé près du cadavre du docteur Brissey une assignation adressée solidairement à votre mère et à vous?...

— Comment voulez-vous que j'explique quelque chose, monsieur le president, je me débats au milieu d'événements dont je ne ne connais pas le premier mot...

— Voyons, accusé, un bon mouvement! s'écria M. Maisonneuve avec une chaleur communicative... La scène ne se serait-elle pas passée ainsi? Désespéré par le malheur,

que vos habitudes funestes avaient attiré sur vous, vous auriez tenté une démarche près de votre oncle. Il vous aurait mal reçu, et, dans un mouvement de colère que vos antécédents rendent vraisemblable, vous vous seriez jeté sur lui... N'est-ce point là la vérité ?

— Non, monsieur le président.

— Vous pouvez vous asseoir, dit M. Maisonneuve, visiblement attristé de cette obstination ; MM. les jurés apprécieront...

L'audition des témoins ne modifia guère la physionomie de l'affaire.

La vieille Marianne avait fait la couverture à huit heures et demie, elle avait souhaité le bonsoir à son maître, qui s'était retiré dans ce cabinet qu'on appelait dans

la contrée la *chambre d'or*, et où le docteur Brissey se plaisait, disait-on, à compter ses écus.

Cette chambre, que l'on fermait par des volets en fer pendant la nuit, donnait sur le jardin entouré de murs épais. Sans doute les volets n'étaient point tirés au moment où le docteur Brissey était entré dans cette pièce, mais d'après le plan placé sous les yeux des jurés, il paraissait impossible qu'on eût pu entrer du dehors. Quant à la porte extérieure, Marianne ne l'avait pas entendu ouvrir.

Le Minet Bernard et le Minet Jeune, après de longues lamentations, accusèrent très-nettement Pierre Brissey d'*avoir fait le coup*.

Sacchard, très-sympathique dans sa déposition, fut vivement réprimandé par le président qui lui reprocha d'avoir une part indirecte dans cette catastrophe.

La déposition de M. Remy, le juge de paix, était attendue avec impatience. On savait avec quel soin il avait du contrôler, par son enquête personnelle, les affirmations de l'instruction.

M. Remy, très-ému, bégayant presque, se borna à raconter ce que nous savons déjà, sa visite à Trémolin le matin du crime, et l'incompréhensible absence de Pierre à cette heure matinale.

Le dernier témoin appelé fut le père Vanité. A quel titre figurait il au procès? Il

l'ignorait lui-mêmè. Mais,à force de le voir partout, on s'était figuré sans doute qu'il avait dù voir quelque chose.

— *Vanitas vanitatum !* s'écria-t-il dès qu'il eût prêté serment. Vous allez juger; prenez note que vous serez jugés vous-mêmes et réfléchissez à la fragilité du jugement humain... Saint Chrysostôme...

Le président l'interrompit au milieu de sa tirade et l'envoya s'asseoir. Mais l'auditoire, déjà mis en gaieté par l'apparition de ce bizarre personnage, eut une nouvelle émotion en apercevant devant le tribunal le *Muet*, qui s'était glissé là on ne sait comment.

Son geste interpellait le président, sa bouche démesurément ouverte proférait

des sons plus étranges que jamais. Ces *eheu! cheu!* qui ressemblaient à des gémissements sortant d'une caverne, semblaient horribles dans cette circonstance solennelle.

— Quel est cet homme? fit le président agacé et mécontent.

— C'est le *Muet*, répondirent d'innombrables voix à la fois.

— Qu'on l'emmène!

Et, tiré par des personnes bienveillantes, pris sous les bras par les gendarmes, le *Muet* fut jeté violemment dehors, et dans le mouvement de rotation que lui imprimèrent le flux et le reflux de ces vagues humaines, il vint tomber sur la place.

— L'audition des témoins est terminée, dit M. Maisonneuve; un témoin, qui n'a été

appelé ni par le ministère public, ni par la défense, demande à fournir des éclaircissements.En vertu de notre pouvoir discrétionnaire, nous ordonnons qu'il sera entendu : huissier, faites entrer mademoiselle Angélique Sacchard !

Un vif sursaut de curiosité se produisit à l'entrée de ce nouveau témoin.

Mal faite, engoncée dans une espèce de berthe de soie puce, la figure semée de taches de rousseur, M^lle^ Sacchard n'était point belle ; les yeux seuls, d'un bleu foncé, animaient un peu cette physionomie vulgaire. On devinait ce qu'elle devait souffrir de paraître ainsi devant cette foule ; mais on sentait qu'une de ces résolutions réfléchies que rien ne brise la décidait à agir...

— Que savez-vous de l'affaire? lui demanda M. Maisonneuve.

— Monsieur le président, répondit M^lle^ Sacchard, je viens témoigner que dans la nuit du 1^er^ au 2 mai, M. Pierre Brissey était à Roanne.

— Vous l'avez vu?...

— Nous avons passé une partie de la nuit à causer dans le jardin.

— Votre père ignorait donc sa présence chez vous puisqu'il n'a parlé dè ce fait ni devant l'instruction, ni au tribunal?

— Oui, monsieur le président, il était question d'un mariage entre nous, et... M. Pierre m'avait demandé un rendez-vous...

— Un rendez-vous... qui s'est prolongé jusqu'au matin?...

— Oui, monsieur le président.

Elle disait cela posément, nettement, comme si elle eût appris par cœur sa déposition...

Le public était singulier à regarder. Chez les hommes assemblés, énervés par l'angoisse, tendus par l'attention, le rire est voisin des larmes.

Les yeux se portaient tour à tour sur ce jeune homme, dont la mâle beauté apparaissait plus poétique encore avec les teintes mélancoliques qui la couvraient, et sur cette pauvre fille déplorablement laide. Il y eut un moment comme un éclat de rire prêt à partir pour huer de honte le laideron... L'éclat de rire s'arrêta comme un oiseau qui a battu des ailes et qui ne s'envole pas.

Pierre Brissey s'était levé sur une question du président.

— J'aime Mlle Sacchard, dit-il, je le reconnais, et mon plus cher désir eût été de l'épouser, mais... il n'est pas vrai que j'aie été à Roanne pendant la nuit de l'assassinat.

Cette déclaration d'amour fut bien dite par un vrai gentilhomme, qui couvrait cette laideur de femme par sa beauté d'homme, qui mentait pour sauver du ridicule celle qui venait de mentir pour le sauver de l'échafaud.

Le rire menaçant se fondit dans des larmes. On regarda encore Mlle Sacchard, mais on la vit autrement. Elle n'était plus laide, en effet, une clarté intérieure transparais-

sant à travers la peau, illuminait ce visage soudain métamorphosé.

— Témoin, dit M. Maisonneuve, vous avez prêté serment ; réfléchissez à la portée de votre témoignage. Persistez-vous dans votre affirmation ?

— J'ai dit la vérité, balbutia-t-elle.

— Vous pouvez vous retirer, sans vous éloigner cependant ; MM. les jurés apprécieront...

En sortant de la salle d'audience, Mlle Sacchard s'inclina devant Mme Brissey, et sentit une main glacée qui pressait la sienne brûlante de fièvre...

Les dramatiques incidents de l'audience avaient leur écho dans la foule qui stationnait au dehors. Une circonstance particulière

semblait contribuer à rendre les esprits plus fiévreux et à exciter davantage tous ces nerfs crispés par l'anxiété. Le ciel, très-pur le matin, s'était tout à coup couvert de ces nuages noirs qui recèlent dans leur sein l'orage prêt à tomber et pèsent sur la tête comme un plafond de plomb.

Nul, cependant, n'avait l'idée de s'éloigner. On attendait. Quelque sévèrement que fût gardée la salle des assises, une sorte de correspondance s'était établie entre le tribunal et le dehors. On savait, en quelque sorte, minute par minute, à quel moment tel témoin déposait. On avait commenté avec animation l'intervention de M^lle^ Sacchard, et quand le procureur du roi prit la parole, un pressentiment douloureux agita

cette multitude et lui fit deviner que la cause de Pierre était perdue...

Le procureur du roi, M. Fauvinet, qui, mis en évidence par un procès politique, a occupé plus tard une si haute situation à Paris, était ce qu'on appelle un *pince-sans-rire*. Il étreignait les faits comme dans un étau et s'efforçait de leur faire crier la vérité. A cette époque, un défaut habituel aux orateurs de province, et dont M. Fauvinet s'est corrigé avec l'âge, la déclamation, gâtait un peu ces brillantes qualités. Ce fut sur un ton très-pompeux qu'il commença son réquisitoire.

Après avoir parlé de l'égalité de tous devant la loi, une des plus précieuses conquêtes de 89, il peignit sous de vives cou-

leurs la passion du jeu et ne recula pas devant une allusion à une pièce célèbre que le génie de Frédérick a maintenue longtemps au répertoire des théâtres de drame.

« Le procès que vous avez à juger, messieurs les jurés, dans l'indépendance de vos consciences et la sincérité de vos convictions, ajouta M. Fauvinet, pourrait avoir une épigraphe : *Où mènent les mauvais chemins*. Les mauvais chemins ! ils ont mené l'accusé des tripôts de Roanne au seuil de cette maison qu'il aurait dû respecter plus que tout autre, puisque c'était la maison avunculaire. Hier, l'orgie, l'or ruisselant sur les tapis, la frénésie des ardentes soirées ; aujourd'hui, le crime s'épouvantant

lui-même et sentant derrière lui la divinité vengeresse qu'a peinte Prudhon. Hier, un homme dont on admire l'audace, tandis qu'il jette au sort aveugle des sommes qui nourriraient de longues années d'indigentes familles ; aujourd'hui un criminel blotti dans un fossé, affolé par un frissonnement des broussailles, interrogeant le chemin pour savoir si nul ne vient déranger ses projets pervers, épiant l'heure, la minute, l'instant... »

A peine le procureur du roi avait-il son réquisitoire, que l'orage, qui menaçait depuis si longtemps, se mit à tomber avec une véritable fureur. Le grondement du tonnerre, les lueurs des éclairs coupant ce discours véhément, produisaient une im-

pression que nul n'était le maître de dominer. On se rappelle que cette circonstance fut une de celles qui décidèrent du sort de Mme Lafarge : les jurés virent dans ce bruit du tonnerre, scandant en quelque sorte chacune des paroles du représentant de la justice humaine, comme un témoignage éclatant contre la coupable.

M. Fauvinet, qui avait une voix de basse taille d'une rare puissance que quelques-uns se souviennent d'avoir entendue, à Paris, dans le salon du président Mosnier, où l'on faisait de si bonne musique, M. Fauvinet ne s'effraya point de lutter contre le tonnerre.

« Que s'est-il passé, continua-t-il en déployant toute sa vigueur, dans la nuit du 1er au 2 mai ? Messieurs, nous pouvons vous

le dire. Nous discuterons après l'invraisemblable système de défense de l'accusé, cette promenade véritablement fantastique, cette promenade qui, à elle seule, serait un crime, car, parmi vous, messieurs, je ne sais personne qui ait le cœur d'admirer le reflet de la lune sur un étang après avoir pris le Désespoir par la main pour l'amener sous le toit paternel.

» Ce qui s'est passé, le voici. La soif de l'or tourmentait l'accusé, le coupable, répondront vos consciences bientôt. *Hic fecit cui prodest*, ont maximé, en effet, ces Romains qui, à côté du monument qu'ils élevaient au Droit, construisaient partout ces Forums, ces Thermes, ces palais dont les débris imposants encore excitent l'admira-

tion du voyageur et de l'artiste. L'accusé avait besoin d'or, il lui en fallait pour satisfaire la passion qui le dominait, cette maîtresse exigeante qui, semblable à la femme éhontée qu'à peinte Juvénal, n'est jamais assouvie, *lassa, sed non satiata recessit.*

» L'or ! il savait où en trouver. Elle était pleine d'or cette demeure, du docteur Brissey que tous accusent d'une sordide avarice qui n'était peut-être qu'une sage économie.

« Ici, messieurs les jurés, les événements sont si éloquents par eux-mêmes, nous touchons tellement l'évidence du doigt, que je vous demande presque pardon d'insister. Vous avez en effet sous les yeux le plan de l'habitation qui fut le théâtre du crime. Vous connaissez les habitudes du docteur

Brissey. Marianne, la servante, a fait la couverture comme d'habitude à huit heures et demie et a regagné sa chambre placée sur le derrière de ce corps de logis. Une fois le soir venu et la porte fermée, le docteur, vous le savez, n'ouvrait à personne. La serrure du reste ne présente aucune trace d'effraction.

» L'hypothèse d'un malfaiteur auquel le docteur Brissey aurait ouvert lui-même la porte ou qui aurait pénétré par ce côté violemment est donc inadmissible.

» L'hypothèse d'un étranger s'introduisant par le jardin se soutient-elle davantage? Non, messieurs, et votre bon sens en a déjà fait justice.

» Pour parvenir jusqu'à la chambre du

docteur, il eût fallu franchir un mur très-haut et escalader une fenêtre élevée de quelques mètres au-dessus du sol, c'est-à-dire mettre sur ses gardes avant d'arriver en sa présence un homme que tous les témoins nous dépeignent comme doué d'une force athlétique et donner en outre l'éveil à tout le village qui n'était point encore endormi à ce moment.

» N'oubliez pas ce détail effectivement, messieurs les jurés. En acceptant une minute cette hypothèse, l'heure du crime doit être absolument fixée entre huit heures et demie et neuf heures, puisque le docteur qui se couchait à neuf heures tirait lui-même les volets de fer qui fermaient son cabinet.

» Mais j'ai tort d'insister sur toutes ces

impossibilités, de relever toutes ces invraisemblances. Sortons de ce qui est confus, inadmissible et vague, pour nous placer sur un terrain où tout, malheureusement, est réel.

» Nous pouvons reconstituer la scène telle qu'elle a eu lieu. Le 1er mai, probablement vers neuf heures, quelqu'un frappait à la porte du docteur Brissey et cette porte que le docteur n'ouvrait jamais devant un étranger s'ouvrit quand le nocturne visiteur eut dit son nom. — Qui est là ? demanda le docteur. — Votre neveu, le fils de votre frère. Et le docteur, oubliant de passagères divisions, laissa sans défiance un parent franchir le seuil interdit à tous.

» L'entrevue, messieurs, vous la voyez

d'ici. L'oncle, comme c'était son droit, et j'ajouterai son devoir, réprimande et flétrit... Tandis qu'on lui présente ces papiers marqués de l'image de la loi qui racontent la ruine, il demande qui a causé cette ruine. Avec ce tempérament fougueux qui s'est manifesté de si bonne heure, l'accusé ne sait point écouter ces reproches, il se jette sur son oncle, il le prend à la gorge et le jette râlant à ses pieds!... Voilà, messieurs ce... »

En ce moment, un éclair plus éclatant que les autres illumina la salle d'audience. Un coup de tonnerre retentit et presque en même temps un remue-ménage formidable se produisit dans l'auditoire.

Bondissant, se glissant, écartant tout, le

Muet s'était élancé devant le procureur du roi ; il avait fait sans le toucher le geste de l'étrangler ; puis arrachant de sa gorge des mots rauques, mais distincts, des mots qui dans cette bouche avaient des sonorités inouies, il avait dit :

— Moi, moi, j'ai tué le vieux... Monsieur Pierre innocent...

Puis, s'arrêtant, il montrait ses mains, ses mains énormes, ses mains terribles. Il étreignait en l'air une gorge invisible, et ces mains, vues ainsi, criaient encore plus haut son crime qu'il ne l'avait crié lui-même.

La plume est impuissante à traduire l'émotion qui prend les assemblées en certains moments, — émotion irrésistible,

inanalysable, instantanée. A la minute même où le *Muet* venait de proférer ces sons qui étaient des paroles, une rumeur immense courait à travers la foule du dehors...

— Le *Muet* a parlé! Le *Muet* a parlé! répétaient des milliers de voix d'un bout à l'autre de la ville. L'événement était su à une lieue de là avant d'être compris dans la salle d'audience...

Ce fait prodigieux avait en effet produit chez les assistants la sensation de stupeur que produit la foudre à celui aux pieds duquel elle vient tomber. M. Maisonneuve, très-maître de lui, avait requis l'arrestation immédiate de Fafernou et déclaré ensuite que l'audience était suspendue.

Il eut été effectivement malaisé de continuer les débats immédiatement. La salle reproduisait l'aspect de la place. Parlant tous à la fois, non pour se faire entendre de leurs voisins, mais en quelque façon pour se raconter à eux-mêmes leurs impressions, tous les assistants étaient debout. On cherchait du regard Pierre Brissey, et sur ce visage, si impressionnable jadis, on n'apercevait nulle émotion. Il semblait que la sérénité lui vînt à mesure que les événements auxquels il se trouvait mêlé devenaient d'un dramatisme plus intense.

Mme Brissey s'était jetée à bas de son fauteuil, et se tournant vers le Christ placé devant le tribunal, elle était restée cinq mi-

nutes à genoux, sanglotant et priant à la fois...

A la reprise de l'audience le président annonça que l'affaire était remise à une autre session pour supplément d'instruction.

M. Bonneuil, l'avocat de Pierre Brissey, se leva alors et demanda la mise en liberté provisoire de son client.

Fut-il fait droit à sa requête? On ne l'a jamais su; tant il était difficile de se reconnaître au milieu du vacarme étourdissant de la salle. Les jeunes gens du dehors renversant tout dans l'élan qui les entraînait, avaient penétré dans le Palais de justice et, par une poussée irrésistible, sans être brutale, ils étaient arrivés jusqu'à Pierre, ils

l'avaient saisi dans leurs bras vigoureux et se le passaient de main en main...

Nul à vrai dire ne leur opposait de résistance bien sérieuse. On sentait que du canon n'eût rien produit sur ces masses humaines surexcitées, et d'ailleurs l'agitation qui était dans l'air faisait considérer comme tout simples les actes les plus extraordinaires.

Pierre traversa, porté sur les épaules de ses amis, la place qu'il avait traversée en prisonnier quelques heures auparavant. Des branches coupées, des bouquets portés au bout d'un bâton, donnaient au cortége les apparences d'une fête.

— Nous l'avons! nous l'avons! criaient les gars en emplissant de tumulte, sur leur

passage, les villages qu'ils parcouraient. Les mères, épouvantées, croyaient qu'ils avaient délivré Pierre de force après une lutte acharnée, et s'imaginaient déjà voir la maréchaussée aux trousses des ravisseurs. Elles étaient plus étonnées encore lorsqu'on leur racontait les véridiques épisodes qui avaient rempli cette journée et comment tout à coup Fafernou le *Muet* avait parlé...

CHAPITRE XIII

Les circonstances presque incroyables dans lesquelles Fafernou avait recouvré la parole, préoccupèrent vivement, à cette époque, l'attention des savants, et il suffit de parcourir les journaux de Médecine et les recueils spéciaux du temps pour se rendre compte de l'émotion que ce phénomène souleva dans le monde scientifique.

Il va sans dire que l'on profita de l'occa-

sion pour rappeler la théorie d'Aristote et de Gallien, qui prétendent que notre appareil vocal est un instrument à vent comme la flûte; la doctrine de Fabricius d'Acquipendente, qui en fait un instrument à corde; le système de Dodart, qui a fait du larynx un instrument à vent du genre des cors et non du genre des flûtes; enfin, l'opinion des physiologistes de notre siècle qui ont voulu voir dans le larynx un instrument à vent, mais un instrument à vent à anche...

Le cas de Fafernou, quoique très-rare dans les annales de la science, n'était point cependant complètement inconnu. Tulpius (*Obs. méd,* liv. I, obs. 4) examina, en Hollande, un jeune homme, nommé Jean, au-

quel les Mulsulmans avaient arraché la langue sur son refus d'abjurer la religion chrétienne. Après avoir été muet pendant trois ans, il fut tout à coup frappé, par hasard, de la vive lumière d'un éclair au milieu d'une nuit d'orage, sentit un grand mouvement dans les muscles de la langue et recouvra à l'instant même la faculté de parler. La guérison subite de Fafernou se présentait dans des conditions infiniment plus simples. Il avait pu être guéri de la paralysie de la langue par l'électricité, comme d'autres sont guéris de l'épilepsie par quelque frayeur soudaine, et le mal qui était venu par une émotion violente disparaissait à la suite d'une émotion d'une violence égale.

Ce qui semblait inexplicable, c'était non qu'il eût pu retrouver la faculté de parler, mais qu'il eut pu trouver tout à coup les mots pour exprimer sa pensée. Le fait de parler, en effet, comporte une série de mouvements complexes et précis. La parole n'est point une simple action mécanique, l'émission d'un son vocal, tel qu'il s'échappe du larynx; elle est une opération de l'esprit exprimant certaines idées ou certains objets par certains sons convenus. Il y a deux actes, si vous l'aimez mieux, dans la parole, l'acte matériel, qui n'est que le cri de l'animal un peu nuancé; l'acte intellectuel qui fait de certains sons le signe d'une idée, la représentation d'un objet.

L'admirable méthode de Rodriguez Pereire

qui produit de si merveilleux résultats à l'école de l'avenue de Villiers où l'on apprend progressivement aux muets non plus seulement à s'entretenir entre eux par des signes mais à se servir de la parole, à formuler des réponses distinctes à des interrogations précises, était alors complétement oubliée après avoir excité l'enthousiasme au XVIII^e^ siècle.

Aussi le problème que venait de poser aux savants l'incident d'un procès criminel préoccupait-il, par des côtés différents, les membres de la commission médicale qui venait d'être nommée et le magistrat chargé d'instruire à nouveau cette cause singulière. La Science voulait savoir comment le *Muet* avait parlé, la Justice voulait qu'il parlât encore...

Chose surprenante, en effet ! Fafernou était retombé dans un mutisme presque absolu. Il n'avait pas l'air de se soucier d'user de ce don qu'il avait si brusquement reconquis. Lui, si intelligent d'ordinaire, était gêné, on l'aurait cru, par cette faculté nouvelle. Dès qu'il voulait parler, il semblait revenu à l'enfance et paraissait ne pas avoir augmenté le petit nombre des notions qu'il possédait alors. Il ne savait même plus se servir de ce langage des gestes qu'il parlait jadis si éloquemment. La prison d'ailleurs, tuait cet être habitué à vivre en plein air.

Le nouveau juge d'instruction, M. Desmasures, n'avait aucune des qualités qu'il fallait pour mener à bien cette affaire qui

se compliquait à mesure qu'on la croyait éclaircie. Cassant, gourmé, solennel, s'attribuant une habileté sans égale, il tenait à ce pauvre Fafernou des discours auxquels l'autre ne comprenait rien, et déployait vis-à-vis de cet enfant des bois la diplomatie qu'il eût déployée vis-à-vis d'un de ses criminels raffinés qui sont l'ornement de nos cités.

Tourmenté par la commission médicale, questionné par le juge d'instruction. Fafernou sentait sa tête tomber en bouillie. Lui qui vivait dans ce patriarcal Trémolin sur un fonds de notions très-simples, qui se faisait comprendre de tout le monde et qui comprenait tout le monde quand il était infirme, éprouvait comme un épouvantement de-

vant ces grands mots qui commençaient à l'effrayer du moment où il était censé pouvoir les répéter.

— Vous rendez-vous compte de votre responsabilité? lui disait toujours M. Desmasures.

Et Fafernou essayait d'articuler *res-pon-sa-bi-li-té*.

L'infortuné prit le parti le plus sage; il tomba malade et pendant quelques jours on put croire qu'il emporterait avec lui le secret de ce drame mystérieux. Dans son délire, il appelait sans cesse la dame de Trémolin et Pierre. M. Desmasures avait formellement refusé de laisser le *Muet* recevoir aucune visite; mais sur ces entrefaites le juge d'instruction reçut l'avance-

ment que justifiait son intelligence, et son successeur, M. de Lauzières, aussi simple qu'il était raide, aussi humain qu'il était sec, pria lui-même la dame de Trémolin de venir visiter ce pauvre Fafernou à l'infirmerie.

Mme Brissey, si on ne lui eût montré son lit, n'eût pu reconnaître le malheureux *Muet*, si allègre et si vivant autrefois, dans ce squelette aux yeux caves, d'où la vie disparaissait minute par minute.

Fafernou, lui, avait aperçu la visiteuse dès qu'elle avait franchi le seuil, il l'avait devinée plutôt avant qu'elle ne l'eût franchi, et sa figure, quand elle s'approcha de lui, s'illumina et se transforma en quelque sorte. Il prit silencieusement la main qu'on

lui tendait et l'inonda de ses larmes... Il semblait qu'avec la dame de Trémolin eut apparu aux regards du moribond, ce coin de terre où on l'avait accueilli si bien, cette maison, où il était le maître, puisqu'il était libre. Il ne répondit rien aux paroles bienveillantes qui sortaient de ces lèvres d'où tant de consolations étaient sorties ; mais le lendemain, il était guéri, et quand le juge d'instruction vint le voir, il lui témoigna, par son accueil, quelle reconnaissance il éprouvait qu'on eût laissé venir à lui cette visite qui l'avait sauvé...

Le nouveau magistrat se prit de compassion pour cette créature incomplète. Se souvenant que Socrate s'appelait lui-même un

accoucheur d'idées, il ne se préoccupa pas tout d'abord d'arracher à un criminel le secret qu'il ne cachait point, puisque les premières paroles qu'il eût prononcées, il les avait prononcées pour s'accuser. Il s'efforça plutôt de mettre cette intelligence encore rudimentaire par certains points, au diapason des intelligences humaines, de faire rejoindre à ce frère en retard, si robuste et si viable, l'armée qui défile sur la route de la vie.

Sans doute, le désir de savoir la vérité entrait pour quelque chose dans cette attention. Je ne jurerais même point qu'il ne se mêlât à ce souci du devoir professionnel quelque curiosité artistique, l'Art étant, par son essence même, mêlé à tout ce qui est

bon. Ce qui est certain, c'est que le jeune magistrat fut pendant quelque temps plutôt professeur que juge d'instruction. Professorat aride et compliqué, car il fallait, non point pétrir une organisation d'enfant malléable et facile, mais remanier en quelque façon un esprit de vingt ans qui s'était habitué à penser, à agir, à vivre, sans la parole et pour lequel la parole était un embarras.

Au bout de six semaines, M. de Lauzières avait reconstitué la scène de l'assassinat du docteur Brissey. Il connaissait, non pas seulement les péripéties matérielles, mais les fatalités latentes, les dispositions mentales, le choc de passions qui avaient amené ce tragique dénoûment. Magistrat, il pouvait dire le chemin suivi par le *Muet*, la

manière dont il était entré, le nombre des syllabes échangées. Homme, il pouvait se rendre compte de l'état d'âme du malheureux Fafernou, suivre le chemin de sa pensée, analyser cet acte insensé et très-logique, dès qu'on se plaçait au point de vue exceptionnel où s'était placé cet aliéné, c'est-à-dire cet étranger aux conventions de l'existence ordinaire...

Accomplissons donc nous-même le labeur intellectuel qu'avait accompli M. de Lauzières, aidé davantage par sa pénétration que par les aveux du *Muet*, qui racontait très-franchement comment il avait agi, mais était incapable d'exprimer ce qu'il avait pensé quand il avait agi... Revenons à Trémolin le jour où furent posées les af-

fiches sinistres qui annonçaient la vente prochaine...

On sait quel coup horrible ces affiches avaient porté au *Muet* et combien profondément il en avait été affecté. Enfant, il avait vu l'arrivée des hommes de loi coïncider avec la mort de ses parents, et la crise rapide où il avait perdu l'usage de la parole lui revenait parfois au cerveau comme un mauvais rêve. Humanisé, apprivoisé, heureux, il voyait de nouveau s'effondrer le toît de ceux qui lui avaient donné une place à leur foyer. Cette malheureuse tête travaillait ainsi et bouillonnait à éclater. Une pensée fixe le poursuivait. Le docteur Brissey n'avait qu'un mot à dire pour sauver Trémolin et pour arracher à la ruine

ceux qui, après tout, étaient de son sang. Ce mot, il semblait au *Muet*, raisonnant d'une façon élémentaire, impossible qu'il ne fût pas dit par le docteur, si on le mettait au courant de la vérité.

De cette idée à l'idée d'aller le trouver, le supplier, se mettre à ses pieds il n'y avait qu'un pas, et Fafernou eut bientôt pris sa résolution. Il irait parler à l'oncle Brissey, oui ! lui parler, car le *Muet*, habitué à exprimer tous ses sentiments et tous ses besoins par des signes, ne se rendait que très-imparfaitement compte de son infirmité.

D'ailleurs, quand il se mit en marche, il était sous l'influence d'une de ces possessions intellectuelles qui ne discutent pas,

ne réfléchissent pas, ne raisonnent pas. Sous l'empire de ces convictions qui remplissent la cervelle, font battre le cœur, tendent les nerfs vers un centre unique, on accomplit des actes d'héroïsme ou des actes de folies, on est criminel ou on est grand.

Le calme ne revint un peu au *Muet* qu'en approchant de la maison du docteur. S'il voyait Brissey, s'il lui mettait sous les yeux les affreux papiers timbrés qui, aux yeux du *Muet*, avaient un caractère saisissant à émouvoir les plus indifférents, il était sûr de l'attendrir. Mais le laisserait-on entrer? A tout hasard il sauta par-dessus le mur, se glissa vers le cabinet que fermaient la nuit ces volets de fer, qu'on ne

poussait qu'au moment du coucher, et attendit...

Il était environ huit heures trois quarts du soir. Le docteur respira l'air quelque temps. Mais comme s'il trouvait l'air de cette nuit d'été sans parfum, il sembla vouloir respirer l'argent. Il se livra à ce qui était son plaisir : remuer des écus, caresser voluptueusement ce métal dont le contact lui donnait la sensation que les frissonnements de la chair donnent à d'autres. En apercevant à travers les arbustes du jardin ces pièces de monnaie innombrables qui contenaient le salut de Trémolin, Fafernou prit son courage à deux mains et son élan à deux pieds... Agile comme un chat, il se précipita d'un bond aux ge-

noux de Brissey et lui tendit les papiers timbrés...

Le docteur Brissey eût à peine un étonnement d'une seconde devant cette entrée extraordinaire. Il n'était point facile à intimider, et d'ailleurs, comme s'il eût pensé justement à Trémolin à ce moment, il comprit le but de la visite du *Muet*.

— Ah ! ah ! on geint là-bas, à ce qu'il paraît ? On voudrait tirer une carotte à papa Brissey pour payer les dettes de monsieur le chevalier d'industrie... Dis-moi, est-ce ce feignant ou cette coquine qui a pensé à t'envoyer ? Eh bien, tu leur rapporteras cela, et cela avec, ajouta-t-il...

Tandis qu'il envoyait à dix pas voler les papiers, il avait repoussé le *Muet* suppliant

et, revenant sur lui, lui avait lancé au hasard un coup de pied.

Le *Muet* se redressa, saisit le cou du docteur entre ses deux mains terribles et l'étrangla...

Quoique d'une force plus qu'ordinaire, Brissey lutta à peine contre cette étreinte formidable. Ces doigts énormes et solides comme le chêne, flexibles comme l'acier firent l'effet d'une cravate de métal qu'une vis aurait tout à coup serrée. Quand la cravate se desserra, la face était noire et l'homme alla rouler comme une masse sur le plancher, se cognant un peu le front à l'angle du coffre-fort.

Que s'était-il passé dans l'âme du *Muet*? Avait-il été affolé par l'outrage que lui fai-

sait Brissey ou désespéré par les injures qu'il vomissait contre la dame de Trémolin? Avait-il été mis hors de lui par cette brutalité? Avait-il voulu venger la Vertu que cet homme insultait? Evidemment il serait facile d'imaginer tout cela, màis il est plus simple de supposer qu'il n'avait pas eu le temps d'avoir une conception; il avait vu rouge, il avait tué et il s'était enfui épouvanté, laissant dans la chambre les papiers qui devaient être dans la suite un témoignage accablant contre Pierre...

Ce que Fafernon avait enduré de souffrances en entendant accuser son maître à cause de lui, est indescriptible. Sans nul doute, il dut mordre cette langue rebelle comme on mordrait un bâillon, aller s'es-

sayer à parler dans les bois. Un travail inouï se fit dans cette cervelle mal équilibrée, travail dont nul ne saurait traduire les angoisses. Dans ses longues courses à travers les solitudes, ce muet cherchait sans doute à coordonner des phrases, à découvrir un son qui pût exprimer sa pensée, il inventait la parole à lui tout seul...

Découragé, il s'en revenait, tentant d'approcher les magistrats, espérant se faire comprendre par gestes. Et cette tension constante sur un point, cette préparation latente expliquera peut-être qu'il ait suffi de l'électricité qui était dans l'air, de la secousse que lui avaient imprimée les gendarmes en le jetant violemment hors de la

salle d'audience, pour délier tout à fait cette langue qui accumulait tant d'efforts pour rompre sa chaîne. Ces conditions expliqueraient, en tous cas, que Fafernou, dès qu'il put parler, ait trouvé de suite les trois ou quatre mots qu'il devait articuler pour sauver son maître.

M. de Lauzières, encore une fois, fut profondément ému par l'histoire de cet infortuné. Il était de ces magistrats qui comprennent la parole de l'Évangile : « *Ne jugez pas*, c'est-à-dire rendez des arrêts pour défendre la société, mais soyez convaincu que le secret des consciences et le mystère des responsabilités vous échappe. Il faudrait, pour peser ces choses, des balances plus justes encore que des balances de dia-

mant et les mains humaines ne sont pas dignes de les tenir. »

Quel était, en effet, le moins coupable aux yeux du Seigneur, de Fafernou et de la victime? L'homme privilégié, riche, instruit, qui avait enlevé à ce pauvre diable le don de la parole que Dieu lui avait donné, n'était-il point pire que l'être à moitié sauvage qui avait enlevé la vie à cet homme impitoyable et dur à tous.

Fort heureusement, la question ne fut pas posée en ces termes aux jurés quand l'affaire se représenta de nouveau devant les Assises.

La commission médicale avait admis que Fafernou avait pu agir sous l'influence d'un trouble mental momentané qui ne lui

laissait pas toute la liberté de ses actes.

L'avocat de Fafernou insista fort habilement sur les bienfaits de l'intelligence.

— J'en suis sûr, messieurs, s'écria-t-il en s'adressant aux jurés, vous dont l'intelligence éclairée par conscience sait discerner le Mal du Bien, le Juste de l'Injuste, vous serez miséricordieux pour cette créature incomplète. Le salut de ce déshérité de la Nature viendra justement de votre supériorité d'esprit, de la générosité avec laquelle la Nature vous a traités. Cette déraison sera épargnée par la lumineuse raison qui inspire toutes vos résolutions et dicte tous vos verdicts.

Les jurés furent flattés, au fond, de se trou-

ver si bien doués ; ils pensèrent qu'un avocat qui avait d'eux une si bonne opinion devait être un homme à ne point se tromper et, à la minorité de faveur, Fafernou fut acquitté...

CHAPITRE XIV

Quelqu'un qui fût passé à Blidah dix-huit mois après eût rencontré là l'homme absolument heureux que la légende orientale prétend ne point exister.

Le 3e zouaves partait en expédition. L'affaire serait chaude, assurait-on, et Pierre Brissey, sergent à la 2e compagnie du 3e zouaves, éprouvait ce sentiment de bien-être particulier qu'éprouve tout homme qui

est dans son type, qui fait ce qui lui plaît à faire, qui connaît que le milieu où il s'évolue est en parfaite concordance avec son organisation propre.

Dès son arrivée au régiment et une fois la première instruction acquise, Pierre Brissey, qu'on nous passe l'expression, s'était trouvé comme le poisson dans l'eau. Le cadre de cette vie militaire qui le contenait, sans le froisser, lui épargnait jusqu'au besoin de se conduire, de penser, de vouloir. Le charme de son caractère, sa beauté virile, son élégance native, les ressources dont il disposait lui avaient donné le régiment tout entier pour ami. La guerre d'Afrique laissait place encore à la bravoure individuelle. Dès le premier engagement, Pierre

s'était comporté en héros ; il avait été ramasser sous le feu, à deux pas de l'ennemi, un camarade blessé et l'avait rapporté tranquillement en souriant, tandis que les balles pleuvaient.

Donc on partait. Les colonnes commençaient à se former, quand un zouave, se précipitant sur Brissey, l'étreignit de ses deux bras et l'embrassa pendant cinq minutes...

— Monsieur Pierre! monsieur Pierre!

— Tiens, c'est toi, Fafernou. Comment diable es-tu ici?

— Vous le voyez... je viens du dépôt du régiment.

— Tu as donc abandonné ma mère?

— Elle n'a pas voulu que je reste; elle

m'a dit que ma place était avec vous...

A partir de ce jour, Fafernou partagea l'existence de Pierre. Pour lui, le métier semblait rude. Etre de liberté, de caprice, de rèverie, il supportait mal ce qui semblait charmant à Pierre, mais il était avec son maître, et cela suffisait à celui qu'on ne pouvait plus appeler le *Muet*, mais que le régiment eut bien vite surnommé le *Silencieux*.

L'acte de parler était en effet un supplice pour Fafernou. Il accomplissait sans murmurer les plus écrasantes corvées ; les fatigues les plus rudes étaient un jeu pour lui ; mais parler exigeait de sa part un véritable effort.

L'armée alors comportait fort heureuse-

ment en Algérie une certaine dose de pittoresque et de fantaisie. Quand Pierre Brissey surtout fut nommé sous-lieutenant à la suite de la prise de Zaatcha, Fafernou, devenu son brosseur, affranchi de l'obligation de monter la faction et de transmettre la consigne, put se livrer à son gré à son goût pour le silence. Au lieu du *Silencieux,* les soldats, qui adoraient les romans de Dumas, l'appelèrent *Grimaud*, et l'on rit longtemps au 3e zouaves de la façon toute lacédémonienne dont il s'acquittait des commissions les plus compliquées.

Fafernou accompagna naturellement son maître en Crimée. Il eut sa part de la rude existence des *Enfants perdus* alors que,

pendant les nuits glaciales, les pieds dans la neige détrempée sans avoir même la permission de faire du feu, il fallait attendre, l'oreille tendue, guetter quelque surprise des Russes. Heures effroyables encore une fois et dont aucune armée au monde n'eût supporté le poids avec autant de gaîté que l'armée française d'alors, cette armée si disciplinée, qui avait appris à souffrir le froid en affrontant le soleil d'Afrique.

CHAPITRE XV

XV

Une nuit de novembre, l'horreur des éléments était plus impressionnante que jamais. Au firmament nulle étoile. Impossible de rien distinguer ni la *Butte verte* avec son rideau de peupliers et de trembles, ni même les bastions les plus rapprochés. Un morne silence partout. Les canons ennemis, qui tuaient chaque nuit quelque martyr obscur du devoir dont les camarades n'entendaient même pas le dernier soupir que le vent em-

portait peut-être vers quelque chaumière de France, les canons eux-mêmes étaient sans voix. On eût dit que, terrassés par cette tristesse affreuse de la nature, les hommes oubliaient leurs haines et s'accordaient comme une trève tacite...

A vrai dire, les sentinelles elle-mêmes étaient sinon endormies, du moins assoupies. Seul, Fafernou ne dormait pas. Le matin, Pierre Brissey avait reçu une lettre de France... Comme le cheveu qui, prétend-on, guide les somnambules dans leurs recherches, cette lettre où l'on demandait de ses nouvelles, avait entraîné le *Muet* bien loin de la Crimée, vers Trémolin, vers la dame, vers tout ce qui avait constitué son adolescence libre et heureuse.

Perdu dans sa rêverie, il regardait l'horizon noir, où de grands nuages blancs semblaient courir au-devant de lui... Bientôt ces nuages prirent une forme régulière. Plus de doute... A ce moment, les Russes s'élançant en colonnes serrées qui se confondaient avec la terre et le ciel, débouchaient dans les ouvrages avancés. Une partie des assaillants avait tourné le ravin de Karabenaïa, tandis que l'autre, maîtresse déjà des parapets, se répandait comme un fleuve taciturne dans l'intérieur des retranchements.

Une seconde, Fafernou sentit une baïonnette sur sa poitrine: mais, bondissant en arrière, il se mit à crier d'une voix formidable: *Garde à vous ! garde à vous!* Un clai-

ron se trouvait sous sa main, il le colla à ses lèvres, et, en un instant, de tous les côtés, s'éveillèrent les *tara tata* retentissants...

En quelques minutes, Pierre Brissey eut rallié ses hommes.

La surprise des Russes était manquée... Il ne restait plus de cette tentative qu'un de ces combats d'avant-postes comme il s'en passait toutes les nuits, mais qui, cette fois, dans la pensée de l'ennemi, devait avoir une exceptionnelle importance, car il coïncidait avec la grande attaque dirigée sur Inkermann.

Au point du jour, en effet, on entendit le canon gronder dans cette direction, et l'on pouvait deviner à l'animation extraordinaire qui régnait partout, au va-et-vient des offi-

ciers d'ordonnance, qu'une action générale était engagée...

— Mes compliments, mon cher, s'écria en arrêtant une seconde son cheval devant Pierre, Maxime de Candale, qui portait un ordre au général Bosquet, mes compliments, il paraît que vous avez gagné la croix cette nuit...

Pierre Brissey salua de la main et ne répondit rien. Il venait d'apercevoir, avec deux trous de balle et sept coups de baïonnette, le pauvre Fafernou couché, mort, entre un Russe et un Français. Il songeait peut-être que c'était celui-là qui avait mérité la croix...

— Adieu, mon vieux camarade! fit le jeune officier en allant secouer la main déjà roide de Fafernou.

Et, en se retournant une dernière fois, il remarqua qu'elle était encore ouverte cette bouche qui avait proféré si peu de paroles inutiles, cette bouche qui, à vrai dire, n'avait parlé que deux fois, pour sauver l'honneur de son maître et pour sauver l'honneur de son drapeau...

CHAPITRE XVI

XVI

Capitaine à la fin de l'expédition de Crimée, Pierre Brissey eut la chance, comme on dit, de prendre part à presque toutes les campagnes. L'Italie, le Mexique le virent toujours le même, joignant la plus folle bravoure sur le champ de bataille à l'attitude la plus calme, à la courtoisie la plus parfaite dans la vie ordinaire.

Livré à lui-même, Pierre avait, sans s'en

rendre compte, ouvert sous ses pas l'abîme dans lequel il avait failli être englouti ; aussi avait-il une profonde reconnaissance pour cette existence dans laquelle il trouvait sa voie toute tracée. Certains hommes marchent mieux quand ils se sentent serrés par une ceinture étroite ; certains êtres ne se développent bien que lorsqu'ils sont contenus par la discipline. Pierre récompensait en quelque sorte cette discipline des services qu'elle lui rendait par une fidélité absolue ; il sentait que s'il eût raisonné il eût perdu son équilibre. Il supposait que beaucoup étaient dans le même cas, et il évitait même ce qui eût été permis, dans la crainte d'être entraîné au delà. Du moins, si quelques réflexions pouvaient

lui venir, il les gardait soigneusement pour lui.

Tel qu'il était, il représentait véritablement l'officier du second empire que nous avons tous rencontré, type aussi éloigné de ce qu'on est convenu d'appeler l'officier de cour que du vieux troupier toujours un peu grognon. A se trouver en face de ces individualités intelligentes et graves, on était tenté parfois de causer, de savoir le fond de ces natures, mais la conversation s'arrêtait vite. Sans doute la réponse était toujours juste et précise, mais sans désir d'aller plus loin, sans que jamais apparut le souci du mouvement contemporain. Qui sait combien parmi ces êtres de devoir et d'obéissance discernèrent le côté faible

avant l'écroulement définitif et, après avoir mûrement délibéré avec eux-mêmes, s'abstinrent de parler pour ne point détruire cette croyance en notre *invincibilité* qui était notre dernière force!

Même avec sa mère, Pierre Brissey était aussi peu expansif. Il ne manquait point, chaque année, de passer quelques jours auprès d'elle; il admirait les œuvres innombrables et généreuses auxquelles elle avait voué sa vieillesse; il avait, protestant qu'il n'avait besoin de rien, trouvé le moyen de se débarrasser sur elle, selon son expression, de la majeure partie de sa fortune, mais il n'existait entre eux d'autre point de contact qu'une profonde affection.

La dame de Trémolin, que nous avons

laissée dans ce patriarcal coin de terre si tranquille, pendant longtemps, et tout à coup visité par de si épouvantables tempêtes, avait supporté la richesse du même cœur qu'elle avait supporté la pauvreté. Elle avait débrouillé, avec l'aide du dévouement de M. Rémy, cette succession du docteur Brissey, aussi compliquée sous le rapport moral qu'elle était claire et liquide sous le rapport matériel.

C'était même, disons-le, ces complications morales qui l'avaient déterminée à ne point renoncer à cet héritage au nom de son fils. Elle avait voulu d'abord qu'il refusât et ce n'est que la pensée du mal qu'elle pourrait réparer qui l'avait décidée à accepter.

La maison du docteur Brissey, en effet,

ressemblait à un antre d'usurier. D'année en année, sans bruit, presque clandestinement, d'innombrables petits héritages étaient venus s'engloutir là, sans que les victimes elles-mêmes pussent s'expliquer comment.

Mme Brissey rendit les créances encore à recouvrer, restitua aux plus pauvres ce qu'en leur âme et conscience ils pensaient leur avoir été pris d'excessif, chercha les misères qu'avait causées cet homme affligé du don terrible de pomper l'or et de l'attirer à lui. Malgré tout, la fortune qui revenait à Pierre était encore considérable; en terres, en maisons, en rentes, elle dépassait trois millions...

On le voit, la barrique d'argent que Brissey la *Barrique* avait dérobée aux Trémolin,

pendant l'Emigration, avait fructifié entre les mains du docteur.

Mme Brissey resta maîtresse de cette fortune, grâce à la ferme volonté de son fils qui n'avait presque point de besoins, qui devait à sa première éducation de n'être point libertin et qu'une tragique leçon avait corrigé de la passion du jeu. En vain, elle avait quelquefois parlé de mariage; Pierre avait toujours absolument affirmé qu'un soldat devait rester garçon. De l'union avec Mlle Sacchard, il n'avait plus été question, mais l'opposition, cette fois, ne venait plus de Mme Brissey.

Après le procès, dont les péripéties se sont déroulées devant nos lecteurs, Mme Brissey était elle-même allée trouver Mlle Saccard;

elle-même avait repris la question du mariage et avait été arrêtée net par un refus...

— Pourquoi voulez-vous que j'épouse Pierre, avait demandé la jeune fille, puisque je suis certaine qu'il ne m'aime pas?

Et comme Mme Brissey insistait.

— Qu'il ne soit plus question de cela, murmura Mlle Sacchard en lui prenant la main. Il y a entre nous, désormais, un obstacle que nul n'a le pouvoir de briser... un vœu, dont nul ne saurait me délier... J'ai menti, vous le savez, j'ai fait un faux serment devant la justice humaine... Priez Dieu qu'une vie tout entière, consacrée au Seigneur, rachète cette mauvaise action...

Mme Brissey pressa pendant cinq longues minutes Angélique sur son cœur et partit

toute triste, se demandant comment il arrivait que des âmes créées pour se comprendre puissent passer ainsi l'une à côté de l'autre, parfois sans s'apercevoir, parfois aussi en se haïssant...

Ce sentiment de l'impossibilité de se faire comprendre, elle devait l'éprouver plus d'une fois encore et en ressentir toute l'amertume...

Avec ce que l'on connaît de cette organisation élevée, dévouée, romanesque presque par certains côtés, on devine que Mme Brissey dut chercher, pour l'immense fortune dont elle avait la disposition, quelque emploi généreux et utile. Elle eût rêvé fonder quelque œuvre durable qui fût dans le courant de son temps, qui ralliât autour d'elle des

intelligences et des abnégations. Quoique profondément chrétienne, elle eût souhaité mettre en activité dans quelque tentative indépendante les forces vivantes que la règle d'un cloître effraie. Elle se convainquit bien vite qu'à notre époque le Bien, même avec des ressources suffisantes, est malaisé à accomplir. Chacun suit sa route, est engagé dans une filière, et qui veut chercher un terrain commun de conciliation et d'amour est condamné d'avance à l'impuissance.

Les désillusions que d'autres éprouvent à vingt ans, M^me^ Brissey les éprouva, dans un autre ordre d'idées, il est vrai, au seuil de sa robuste vieillesse. Ce siècle qu'elle avait aperçu toute jeune dans l'éblouissement de

la gloire, elle l'avait suivi de loin dans les livres que commentait son imagination éprise d'idéal. Elle s'était intéressée à ses aspirations, à ses recherches, à ses tentances hardies, et quand elle entrait dans la période active, elle trouvait ce siècle déjà épuisé, endormi, fatigué de tant de tentatives vaines. Plus d'une fois, évidemment, elle dut regretter ses longues méditations, à Trémolin, après le labeur du jour accompli, et ses projets vagues qui semblaient alors ne comporter qu'une objection: le manque d'argent.

Sans doute M^me^ Brissey soulagea d'innombrables infortunes, mais elle eut l'amertume de ne rien fonder qui fût destiné à survivre après elle. Avec les années, elle

comprit que l'Église était seule encore en état de constituer quelque chose et s'intéressa à la maison de refuge pour les *Filles repenties*, que quelques religieuses venaient de créer à Roanne. Le développement pris par cette maison était à lui seul un sujet d'étonnement. En moins d'un an l'établissement qui, au début, contenait six pauvres filles recueillies, en comptait près de quarante. Par quel prodige était-on parvenu à les loger, à les nourrir, à les vêtir ? C'est l'admirable secret de la Charité, le miracle inexplicable et toujours surprenant qui se renouvelle chaque fois qu'il est besoin...

Une circonstance avait attaché davantage Mme Brissey à l'œuvre commençante. Dans

la Mère Angélique, la Supérieure de cette communauté naissante, Mme Brissey avait reconnu Mlle Sacchard, que quinze années n'avaient point changée, et qui paraissait aussi jeune qu'autrefois, avec ce je ne sais quoi de méditatif et d'austère que donnent l'habitude de commander et la préoccupation de tout un petit monde à diriger.

La mère Angélique formait un saisissant contraste avec Mme Brissey à qui l'unit bien vite la plus intime amitié. Du foyer brûlant qui était en elle et qu'avait caché aux hommes une enveloppe épaisse, elle ne laissait rien apparaître. Mais cette jeune fille, en apparence lourde, avait vite révélé à ceux qui s'y connaissaient, non point seulement les vertus de la religieuse, mais les exception-

nelles qualités des conductrices d'ordres. Elle joignait à une foi ardente des facultés admirables d'organisation, une notion étonnamment claire de ce qui était pratique et de ce qui ne l'était pas, une force de caractère que rien ne lassait...

Fatiguée d'errer, même aux pays de Bien, Mme Brissey installa sa tente à côté de ce couvent. Sa modeste demeure était en quelque sorte une annexe de la pieuse maison dans laquelle elle passait ses journées. Elle se plaisait à suivre en leurs transformations successives les âmes qui venaient y chercher un abri, à voir le calme descendre dans ces êtres troublés, à contempler la joie qui, au milieu d'une existence rude et en ap-

parence monotone, emplissait ces cœurs auxquels les jours de plaisir et de bruit n'avaient laissé qu'une impression de dégoût.

Ce fut là que Pierre vint faire ses adieux à sa mère au mois de juillet 1870. Quand il entra, il croisa à la porte du jardin une religieuse qui sortait.

— Tu n'as pas reconnu? lui demanda Mme Brissey.

— Ma foi non ! Qui donc ? fit-il.

— Mlle Sacchard... le Mère Angélique...

— Ah ! murmura-t-il machinalement.

Tant de pays, de combats, de voyages avaient passé sur lui que ce nom, selon toute apparence, ne lui revenait pas à l'es-

prit une fois tous les douze mois. Il avait suivi la pente de la nature humaine, qui oublie à mesure qu'elle apprend, et ce souvenir n'était pour lui qu'une vision lointaine.

Mais les circonstances dans lesquelles il revoyait Mlle Sacchard, le costume sous lequel il la rencontrait, l'involontaire tristesse qui emplissait son être tout entier, bien qu'il s'efforçât de la cacher, tout prêtait à cette entrevue, ou plutôt à cette apparition fugitive, un caractère particulier.

Tandis que Mme Brissey racontait l'œuvre admirable accomplie par cette vaillante servante du Christ, Pierre gardait le silence. Peut-être interrogeait-il les brouillards du passé pour y chercher le Trémolin d'autrefois et

y retrouver les scènes dramatiques de ses juveniles années? Peut-être méditait-il sur la rapidité avec laquelle les jours s'évanouissent. Il fit un effort pour secouer ces impressions, car il avait peur de montrer les préoccupations mélancoliques qui contrastaient avec sa gaieté habituelle au moment d'entrer en campagne.

Après qu'il eut pris congé de sa mère et fait quelques pas en dehors de la maison, il retourna sur ses pas et courut embrasser M^me^ Brissey encore une fois. Quand il fut sûr qu'elle ne pouvait plus l'apercevoir de la fenêtre d'où elle le regardait s'éloigner, il s'arrêta au tournant de la route, et son âme, reprenant la rêverie interrompue, mêla pendant quelques minutes le souvenir de M^lle^ Sacchard

au souvenir de sa mère qu'il venait de serrer sur son cœur.

La vie a de ces moments. Pèndant de longues étapes, on marche aveuglément ; on suit la foule ; on se laisse aller au mouvement général ; puis, soudain, on s'arrête, on s'étonne de la route parcourue ; il semble qu'une force invincible vous ait entraîné à votre insu : on recommence son existence dans un songe...

— J'aurais pu être heureux ! pensait Pierre, qui cependant ne s'était jamais senti malheureux.

Il n'était qu'à quelques mètres du couvent, et de là il entendait ces tintements clairs qui rhytment si doucement les occupations de chacune des heures qui s'é-

coulent. Ces notes argentines, précises et fermes, qui proclamaient l'ordre et la règle, semblèrent arracher le rêveur à cette méditation romanesque où il refaisait la destinée.

— Dieu sait ce qu'il veut, murmura-t-il; et il s'élança dans le chemin d'un pas rapide, comme si à ces sonneries pieuses, qui appelaient les religieuses à la prière, eussent répondu les sonneries guerrières qui appelaient les hommes à la bataille...

CHAPITRE XVII

XVII

Le 2 décembre de cette même année, M^me^ Brissey, dont la santé de fer paraissait braver les années, se sentit pour la première fois malade et fit allusion à sa mort. On essaya de changer le cours de ses pensées en prononçant le nom de son fils, en lui disant qu'elle le reverrait bientôt.

— Ah ! oui, dit-elle, plus tôt qu'on ne croit...

Elle avait refusé de se coucher ; et, vers midi, elle s'enferma dans sa chambre, où on l'entendit ranger des papiers. Une heure après, elle se mit au lit, et le délire la prit, délire singulier et très-calme, où toutes les idées s'enchaînaient. Elle, qui évitait toujours de parler de la guerre, et devant qui personne n'en parlait jamais, semblait être témoin d'une bataille et en suivait attentivement toutes les phases.

— Les Français vont passer une rivière, murmurait-elle... Pourquoi ne passent-ils pas? Ils sont en route, l'artillerie tonne ; on enlève des coteaux au pas de charge. Je le vois. Dieu ! comme il s'expose ! Il est tout en avant... Je ne le vois plus...

La Mère Angélique, agenouillée au pied

du lit, essayait en vain de chasser cette vision, qui devait fatiguer la malade... Mme Brissey baissait un peu la voix, mais on devinait qu'elle assistait toujours au même spectacle...

— Les voilà qui reculent, continuait-elle, ils sont à découvert; que de bruit, que de morts!... Je le vois encore... comme il est triste. Ses soldats se retirent en bon ordre... Pourquoi donc s'arrête-t-il? Il regarde en arrière... Les balles sifflent à côté de lui, il n'a pas l'air de s'en apercevoir... Le voilà qui tombe...

Elle poussa un grand cri, et tandis que la Mère Angélique la couvrait de baisers, comme pour écarter le cauchemar qui la poursuivait, elle répéta :

— Ah ! oui, nous nous reverrons bientôt.

Quand le prêtre vint avec le dernier Viatique, elle avait recouvré tout son sang-froid. On lui annonça que toute la Communauté était en prières pour elle à la chapelle...

— Recommandez bien qu'on prie aussi pour lui, murmura-t-elle, car il va mourir... Approchez-vous, Angélique, dit-elle un moment après, et venez m'embrasser encore une fois, ma chère fille... Bénissez-moi, ma Mère, ajouta-t-elle, quand la Supérieure l'eut tendrement embrassée.

A huit heures, elle s'éteignit sans souffrance, et, à la même heure, les frères de la Doctrine chrétienne relevaient sur le champ de bataille de Champigny le

corps encore chaud du général Brissey...

Il était mort comme sa mère l'avait vu, presque volontairement. Colonel du 75e de ligne, à Sedan, il avait été assez heureux pour s'échapper, était rentré dans Paris et avait reçu le commandement d'une brigade ; mais son organisation tout entière était profondément affectée de tant de désastres. Depuis Sedan, on ne souvenait pas de lui avoir entendu prononcer dix paroles en dehors du service. Pendant les batailles de la Marne, il avait accompli des prodiges ; puis, quand il avait fallu reculer encore une fois, il s'était senti saisi d'un découragement immense, d'une inextinguible désespérance ; il s'était arrêté, avait regardé l'horizon morne, au-

delà duquel était la vaste France, et il avait attendu que quelque balle vînt le chercher...

On l'enterra, par les soins de Maxime de Candale, au cimetière le plus voisin, qui se trouvait être ce coin de terre poussiéreux et aride où reposent les pensionnaires de la maison de Charenton, l'asile funèbre où dorment ces corps dont l'esprit s'est déjà depuis longtemps envolé. Maxime savait quelle était l'horreur de Brissey pour tout ce qui était la pompe des funérailles ; à la hâte, il fit poser une simple pierre, sur laquelle vous pourrez lire, si le hasard parfois vous amène de ce côté :

Ici gît

Le dernier des Trémolin.

Au-dessus, Maxime voulut qu'on inscrivit la vieille devise des Trémolin, celle que Pierre portait encore gravée sur la bague qu'il avait au doigt le jour où il fut tué :

Ferro fero ferro feror.

CHAPITRE XVIII

Vous souvenez-vous de ce poupon auquel les Minet jeune et les Minet Bernard essayèrent un jour d'intéresser le docteur Brissey ? Le jeune *hydrocéphale* est deux fois millionnaire à l'heure actuelle. La dame de Trémolin n'a guère légué aux religieuses de Roanne que le million dont son fils avait exigé qu'elle disposât sans même lui parler de son emploi. Le reste,

par la mort de Pierre Brissey, est tombé un beau matin sur la tête de Jean-Oscar-Agathocle, qui, en souvenir de son père, décédé pharmacien à Montlune, s'est fait confectionner immédiatement des cartes de visite au nom d'Oscar de Montlune.

Vous avez certainement croisé aux Courses ou aux Premières cette caricature du gommeux qui, lui-même, était une charge du gandin, diminutif du lion d'autrefois. Il semble, à le voir, non point pâle ni vert, mais nuancé de teintes singulières, qu'il ait absorbé toutes les drogues de la pharmacie paternelle et avalé un *codex* tout entier.

Aussi, dans ce monde spécial, admire-t-on presque Fanny Champagne, de son vrai

nom Esther Schwartz, Berlinoise du reste de naissance, comme la plupart des femmes que les étrangers nous donnent comme le type de la corruption nationale, qui a consenti à être la compagne assidue de ce cadavre ambulant.

Beaucoup trouvent, comme on dit, que le jeu n'en vaut pas la chandelle. Le régime adopté est, cependant, ce qui se fait de plus ordinairement entre des femmes bâties à chaux et à sable et des êtres qui ne se sentent pas nés viables. A la mort de l'homme, tout revient à la femme par contrat parfaitement en règle. La femme, de son côté, s'engage tacitement à supporter l'homme jusqu'à sa mort, ce qui n'est pas toujours très-gai.

Il faut rendre à Fanny cette justice qu'elle exécute avec une honnêteté relative les conditions du contrat : elle empêche Oscar de boire, ce qui le rend plus malade encore; elle lui rappelle l'heure de ses potions. Elle l'a fait presque accepter dans un certain demi-monde où Oscar, sans elle, n'aurait jamais été admis. De tous les lits de fumier où un homme puisse désirer mourir, celui-là, certes, est le plus commode...

A vrai dire, Oscar n'est pas amusant tous les jours, et Fanny a besoin, parfois, de se rappeler qu'elle aura bientôt soixante ans, et qu'il est temps de se ranger pour supporter cette conversation peu variée.

Oscar, en effet, radote comme un vieux

Cet homme, qui a vécu une partie de sa vie dans les restaurants à dix-huit sous, avec pain à discretion, est poursuivi, au milieu de cette fortune inespérée, par la monomanie du million qu'il aurait pu avoir et qu'il n'a pas eu... Ce couvent où des centaines de créatures humaines trouvent, grâce à ce million, du pain, du travail, un toit pour les abriter, un refuge où leur âme se recueille et se purifie; ce couvent est la bête noire d'Oscar. Dès, qu'à la fin du repas, ses pommettes blafardes ont repris quelque couleur, il emploie le peu de force qui lui est revenue en imprécations contre les religieuses qui lui ont volé son million. Tous les jours c'est à peu près le même discours, que sa compagne endure plus ou

moins patiemment, mais qu'il adresse au domestique ou au garçon du restaurant quand il voit qu'elle ne fait pas attention à lui...

Ils vont ainsi, elle se résignant et se répétant que cent mille livres de rente ajoutés aux cinquante qu'elle possède, l'aideront à se retirer du demi-monde pour essayer d'entrer dans le vrai ; lui, trouvant qu'elle est admirable de dévouement, et pleurant parfois comme un enfant, à la pensée qu'elle pourrait lui manquer.

Je les ai rencontrés l'autre jour aux *Lilas verts*, un cabaret rustique, d'où l'on se rend compte admirablement des batailles de la Marne. Quelle fantaisie lui avait pris à elle

de venir là ? Probablement le souvenir de quelqu'un qu'elle avait aimé, l'anniversaire de quelque repas qu'elle avait fait là, avec la société d'artistes qui se réunissait sous ces tonnelles, il y déjà de longues années...

Quand on fut au dessert, il recommença ses injures contre cet infâme couvent qui lui avait enlevé un million ; il y mêla quelques considérations sur les biens de *main-morte* qu'il avait dû lire quelque part le matin.

Elle, sans l'écouter, regardait le paysage et, sans doute, évoquait l'image de quelque amour lointain. Elle était séduisante encore à distance, en dépit des rides trop visibles, et sur ce visage, où se jouaient les reflets de

la lumière, une sorte d'éclat éphémère apparaissait malgré tout.

— Oui, s'écria-t-il en frappant sur la table de son poing débile, il faut détruire toutes les religions !

— Parlez pour la vôtre, si vous voulez, répondit-elle agacée, et respectez la religion des autres !...

— Je vous demande pardon !... fit-il humblement.

Elle se remit à contempler le paysage.

— C'est égal, reprit-il avec cette persistance des sots qui ne peuvent se taire une minute, si mon imbécile de cousin n'avait pas eu la bonne inspiration de se faire tuer dans quelque coin par ici, je ne serais pas là avec vous.

Puis, l'air d'automne un peu froid déjà, lui donna une quinte : il se plaignit un peu.

— Après tout, geignit-il, mourir pour mourir, j'y passerai comme mon cousin un de ces matins...

— Ton cousin est mort..., toi, tu crèveras, murmura-t-elle.

Elle avait dit cela très-bas, et cependant il l'avait entendue.

— Que tu es drôle ! s'écria-t-il, tu as toujours le mot pour rire... Tu sais bien, ajouta-t-il tendrement, que si je te parle si souvent de mon million, c'est que je regrette de ne pouvoir te le laisser...

La victoria attendait, ils partirent ; et

j'eus la pensée de repasser par le cimetière de Charenton. La ronce commence à pousser sur la tombe du général Brissey, mais la mélancolique et fière devise : *Ferro fero ferro feror* s'aperçoit toujours distinctement, et raconte, dans cette solitude, comment meurent les vrais représentants des races illustres, ceux qui ont encore dans les veines quelques gouttes du sang des aïeux...

FIN